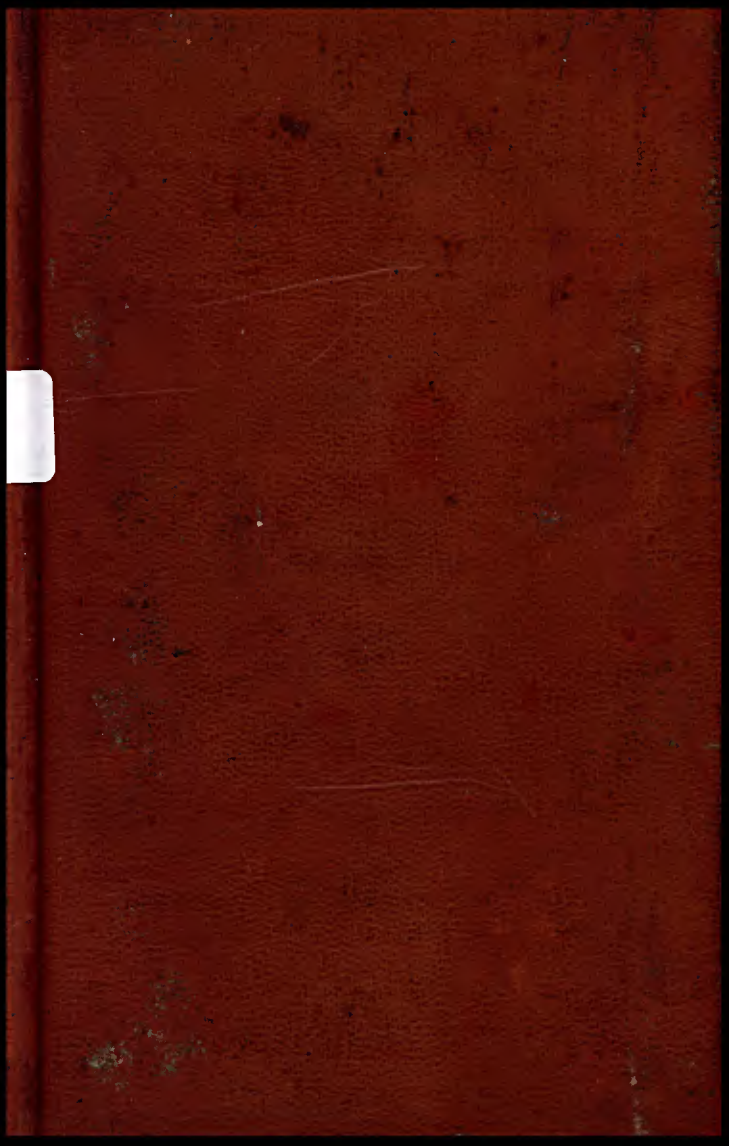


LE COFFRET DU BIBLIOPHILE

MARQUIS DE SADE

ZOLOÉ

ET

SES DEUX ACOLYTES

OU

Quelques Décades
de la Vie de trois Jolies femmes

PARIS
BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX
4, rue de Furstenberg, 4
Édition réservée aux souscripteurs

ZOLOÉ

ET

SES DEUX ACOLYTES

= *Il a été tiré de cet ouvrage* =
= *strictement* =
= *réservé aux souscripteurs* =
10 exemplaires sur Japon Impérial
= (1 à 10) =
500 exemplaires sur papier d'Arches
= (761 à 1260) =

№ 1220

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE

MARQUIS DE SADE

ZOLOÉ

ET

SES DEUX ACOLYTES

OU

Quelques Décades
de la Vie de trois Jolies femmes

PARIS

BIBLIOTHEQUE DES CURIEUX

4, rue de Furstenberg, 4

Édition réservée aux souscripteurs

INTRODUCTION

Mis en liberté le 23 mars 1790, le marquis de Sade mena une vie régulière, vivant de sa plume. Il publia ses ouvrages, fit jouer des pièces à Paris, à Versailles et peut-être à Chartres. Il ne cessa de s'occuper de politique. Il allait assidûment aux séances de la Société populaire de sa section, la célèbre section des Piques. Il en fut souvent le porte-parole...

Sous le Directoire, il cessa de s'occuper de politique. Il recevait beaucoup de monde chez lui, rue du Pot-de-fer-Saint-Sulpice... Il ne méconnut point Napoléon et, prévoyant sa haute destinée, il tenta par un pamphlet de lui montrer que les déporte-

ments du milieu où vivait sa femme pouvaient lui nuire.

Joséphine vivait familièrement avec Mme Tallien, Notre-Dame de Thermidor, comme on l'appelait, et qui avait été sa bienfaitrice. En effet, c'est sur la demande instante de Thérésa que Tallien fit rendre à Mme de Beauharnais une partie de la fortune qui lui avait été confisquée.

C'est chez Mme Tallien, à la Chaumière, que la vicomtesse de Beauharnais avait rencontré le général Bonaparte, présenté par Barras. Cependant, le luxe de Mme Tallien, ses plaisirs et sa beauté ne tardèrent point à la rendre moins populaire. Et le peuple, qui l'avait justement appelée Notre-Dame de Thermidor, l'appela justement Notre-Dame de Septembre. Le peuple la méprisait; les émigrés, récemment rentrés en France, s'écartaient d'elle. Les petits journaux ne lui ménageaient point les brocards.

La lettre du Diable (1) *à la plus grande*

(1) On la trouvera à la suite de *Zoloé*.

putain de Paris. La reconnaissez-vous? déclare : « Non; la prostituée de la rue du Pélican ou de la rue Jean-Saint-Denis, celle de la Grève, celle du quartier Saint-Martin ne sont pas plus coupables que toi ». On raconte dans les *Rapsodies* (5e trimestre) qu'un échappé de Coblentz a attaché au dos de l'irrégulière citoyenne une pancarte avec ces mots : « *Respect aux propriétés nationales* ».

La Petite Poste (nivôse an V) rapporte qu'un incroyable, à qui elle demandait : « Qu'avez-vous à me considérer ? » lui a répondu : « Je ne vous considère pas, j'examine les diamants de la couronne ».

Le Thé (juillet 1797) attribue à Barras un mot cinglant. Il aurait demandé en la voyant au Luxembourg un soir : « Quelle est donc cette femme? »

En attendant, la générale Bonaparte ne la quittait pas... Il fallut le pamphlet du marquis de Sade pour ouvrir les yeux à Bonaparte.

Le marquis de Sade fit paraître *Zoloé et ses deux acolytes* au mois de juillet 1800.

Ce roman à clef provoqua un énorme scandale. On y reconnaissait le *Premier Consul* (D'Orsec, anagramme de Corse), Josèphine (Zoloé), Mme Tallien (Lauréda), Mme Visconti (Volsange), Barras (Sabar), Tallien (Fessinot), etc.

Le marquis avait été obligé de l'éditer lui-même. Son arrestation fut décidée le 5 mars 1801 ; il fut arrêté chez son éditeur Bertrandet, auquel il voulait remettre le manuscrit remanié de *Juliette*, qui servit de prétexte à cette arrestation. Il fut enfermé à Sainte-Pélagie; on ne fit point son procès, mais on le transféra à Bicêtre comme fou et de là à Charenton, où il mourut le 27 avril 1803.

Napoléon n'avait point compris que *Zoloé* n'était que l'avertissement amical d'un admirateur qui paya de sa liberté sa trop grande franchise, et, par un acte arbitraire du Premier Consul, passe encore aujourd'hui pour fou, alors qu'il ne l'a jamais été.

Cependant, la leçon ne fut point perdue et Napoléon balaya bientôt Mme Tallien. Il

lui fit payer les coquetteries de Joséphine. Et il exigea d'elle qu'elle ne se montrât plus en *mauvaise compagnie*. Et la mauvaise compagnie, c'était avant tout Mme Tallien, la Hamelin, la Châteaurenault, la Haniguerbot, la Forbin, la Visconti, femme de l'ambassadeur transalpin.

Mais l'auteur de *Zoloé* ne recouvra pas la liberté, et l'Empire, dont il avait, semble-t-il, prévu les grandeurs, se déroula, jusqu'à la captivité de Sainte-Hélène, de moins longue durée, mais plus cruelle que la captivité de Charenton.

ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE

Zoloé et ses deux acolytes ou Quelques décades de la vie de trois jolies femmes; histoire véritable du siècle dernier, par un contemporain. A Turin, chez tous les marchands de nouveautés. Thermidor an VIII.

In-12 de XII-142 pp., imprimé à Paris, Fronstipice gravé, représentant les trois héroïnes du livre : Joséphine, Mme Tallien, Mme Visconti, en tuniques flottantes, se démasquant devant le génie de l'histoire.

Zoloé [etc.]. Paris, A. Dupont et Roret, 1826.

In-12.

Zoloé..., Bruxelles, 1867.

In-12.

Zoloé..., Bruxelles, 1870.

In-12, précédé d'une étude de Gustave Brunet sur *le marquis de Sade*.

ZOLOÉ

ET

SES DEUX ACOLYTHES,

OU

Quelques décades de la vie

DE TROIS JOLIES FEMMES;

Histoire véritable du siècle dernier:

PAR UN CONTEMPORAIN.

A TURIN;

Se trouve à PARIS;

Chez tous les marchands de nouveautés

DE L'IMPRIMERIE DE L'AUTEUR,

Messidor, an VIII

L'AUTEUR A DEUX LIBRAIRES

— Bonjour, monsieur. Avez-vous lu mon manuscrit? Excellent! délicieux! n'est-ce pas? — Le manuscrit de qui? de quoi? Monsieur, je ne vous comprends pas. — Parbleu, le trait est neuf! Vous me demandez avant-hier trois jours pour lire ma *Zoloé*, et vous... — Parbleu, monsieur, j'ai bien le temps de lire vos productions! Tenez, le voilà ce répertoire de sornettes, le ciel vous conduise.

— Monsieur, votre physionomie m'inspire de la confiance; je ne doute pas que je ne trouve chez vous de quoi oublier le

procédé indécent d'un de vos confrères. — Peut-être. De quoi s'agit-il en deux mots? Je n'ai qu'une minute. — Voici, monsieur, un manuscrit intéressant. Veuillez, je vous prie, en prendre lecture. Quand au prix qu'il mérite, c'est à votre délicatesse que je m'en rapporterai pour le fixer. Seulement je stipulerai qu'il soit imprimé sur-le-champ. — Moi, que j'achète, que j'imprime un manuscrit ! Si je faisais ce commerce, ma boutique ne serait bientôt plus qu'une loge banale de foire. Non, monsieur, non. Je n'achète point de manuscrits; on me les donne, je prends mon temps pour les lire; et moyennant mes corrections et améliorations, je consens quelquefois à leur accorder l'honneur de les faire imprimer.

— Je vous remercie, monsieur, de votre esprit; et quant à l'honneur dont

vous parlez, je me le procurerai moi-même et n'en aurai d'obligation à personne.

ARRÊT PROVISOIRE

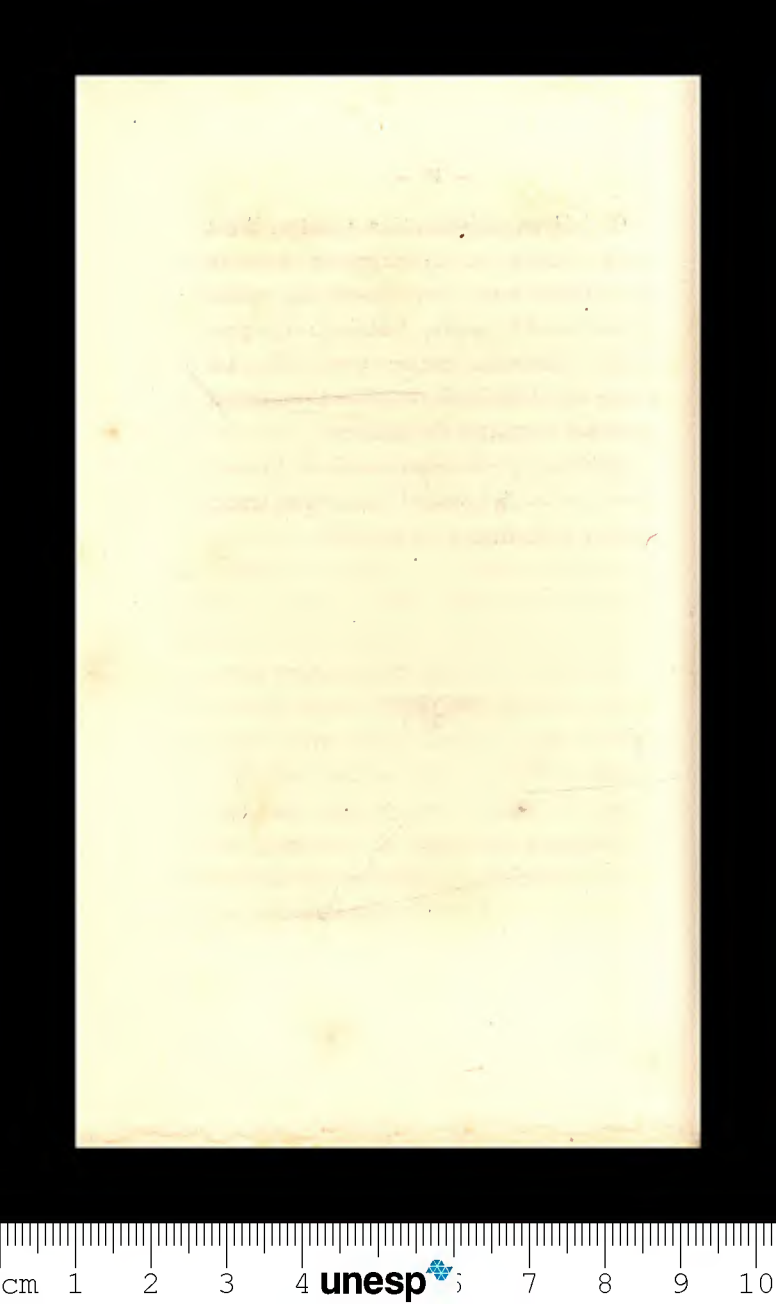
— Qu'avez-vous, ma chère Zoloé? Votre front soureilleux n'annonce que la triste mélancolie. La fortune n'a-t-elle pas assez souri à vos vœux? Que manque-t-il à votre gloire, à votre puissance? Votre immortel époux n'est-il pas le soleil de la patrie? Au faîte des honneurs, se peut-il que jusqu'à vous s'élevèrent de sombres nuages? — Lauréda, ah! cruelle! avec quelle inhumanité tu te joues de mon chagrin! Trève à ton odieux persiflage, ou je ne te le pardonnerai jamais. — Soit. Signons la paix. Et elle embrasse Zoloé.

— Pourrait-on, du moins, savoir ma belle, à quoi attribuer cet air noir et soucieux que ma présencc même n'a pu dissiper? — Le voilà, répond Zoloé, en montrant un mince volume; voilà le serpcnt qui m'a piqué au vif. Maudit soit le vil délateur qui a osé révéler aux ycux d'un vulgaire profane les secrets mystérieux de notre confédération !

Lauréda, d'un lestc coup de main, se saisit de la brochurc. — Est-il possible, Zoloé? Quoi! c'est cette production éphémère d'un auteur affamé qui a dérangé la paisible circulation dc ton sang! En vérité, tu mc ferais pitié si jc n'avais cnvie de rire. Eh! bravons les sots caquets des prudes, les sarcasmes des dévots, les satires des jaloux et les pctites trahisons des papillons musqués; voltigeons de plaisirs en plaisirs, sans nous arrêter jamais.

O ciel! en regardant sa montre, il est deux heures, et la marquise n'arrive pas! Adieu donc, de la gaieté, ma reine. En ouvrant la porte, Volsange s'y présente; Lauréda rentre avec elle. La cause du chagrin de Zoloé est remise en question et traitée de chimère.

Bref, on *arrête* de parcourir *le Livret*, d'en rire, et de laisser l'auteur s'en tirer, comme il pourra, avec le public.



ZOLOÉ

et ses Deux Acolytes.

PORTRAITS

Zoloé, sur les limites de la quarantaine, n'en a pas moins la prétention de plaire comme à vingt-cinq ans. Son crédit attire sur ses pas la foule des courtisans et supplée, en quelque sorte, aux grâces de la jeunesse. A un esprit très fin, un caractère souple et fier selon les circonstances, un ton très insinuant, une

dissimulation hypocrite, consommée; à tout ce qui peut séduire et captiver, elle joint une ardeur pour les plaisirs cent fois plus vive que Lauréda, une avidité d'usurier pour l'argent qu'elle dissipe avec la promptitude d'un joueur, un luxe effréné qui engloutirait le revenu de dix provinces.

Zoloé n'a jamais été belle, mais à quinze ans sa coquetterie déjà raffinée, cette fleur de jeunesse qui souvent sert de passeport à l'amour, de grandes richesses avaient attaché à son charme un essaim d'adorateurs.

Loin de se disperser par son mariage avec le comte de Barmont, avantageusement connu à la cour, ils jurèrent tous de n'être pas malheureux, et Zoloé, la sensible Zoloé ne put consentir à leur faire violer leur serment. De cette union sont nés un fils et une fille, aujourd'hui

attachés à la fortune de leur illustre beau-père.

Zoloé a l'Amérique pour origine. Ses possessions dans les colonies sont immenses. Mais les troubles qui ont désolé ces mines fécondes pour les Européens l'ont sevrée du produit de ses riches domaines, qui eût été si nécessaire ici pour alimenter sa prodigue magnificence.

Lauréda justifie l'opinion que l'on a conçue de la nation espagnole : elle est tout feu et tout amour. Fille d'un comte de nouvelle date, mais extrêmement riche, sa fortune lui permet de satisfaire tous ses goûts et son penchant décidé pour la singularité. Trois demeures dans différents quartiers les plus agréables de la capitale sont tour à tour les sanctuaires où elle va sacrifier sur l'autel du plaisir. Également éprise et des lubri-

cités d'Ovide et des fureurs de Sapho, elle a épuisé toutes les combinaisons de la volupté.

Lauréda n'a conservé de sa première beauté qu'une taille avantageuse, de belles dents, un bras charmant ; mais les ans, et plus encore la fatigue des jouissances outrées, ont fait, sur son teint et ses traits, des ravages cruels que l'art de la toilette, le savant mélange du blanc et du rouge ne peut réparer. Ce n'est guère que dans la liqueur des petits soupers que ses yeux lancent de ces éclairs qui embrasent le cœur d'un amant.

A son lever, Lauréda annonce trente ans ; dans l'éclat de sa parure elle paraît en avoir dix de moins. Mais ce que le temps ne saurait lui ravir, c'est un excellent cœur, un zèle officieux qui est prêt volontiers à obliger par son crédit

et sa bourse même ; c'est infiniment d'amabilité envers tout le monde.

On se persuaderait, en la voyant sans cesse entourée du cortège des plaisirs, qu'elle est heureuse ; hélas ! elle porte dans son sein un ver rongeur, le regret mortel d'avoir admis pour époux un homme confondu autrefois dans l'obscurité de la valetaille. Elle a beau ombrager, chaque jour, le front do cet insolent parvenu de ce panache qui ne blesse que l'amour-propre : une rupture amiable, un divorce même consenti pour la paix commune n'a pu faire oublier à la méchanceté qu'elle a porté l'ignoble nom de Fessinot.

Volsange avait épousé non le marquis d'Obzembak, capitaine des Suisses, noble et vaillant comme Tancrède, mais sa fortune. Les liaison du sang avec Zoloé ont renforcé les nœuds de la sym-

pathie entre ces deux femmes. Vive, quoique déjà prête à atteindre son sixième lustre, enjouée et folâtre, comme sa cousine, elle n'a d'autre dieu que sa personne, d'autre bonheur que celui de jouir, d'autre tourment que la soif de l'or pour assouvir ses fantaisies et ses sens dévorés de convoitise.

Des hommes assez lâches pour abandonner la patrie malade à des empiriques, à des insensés qui l'ont tuée sous prétexte de la sauver, lui ont reproché d'avoir déserté leur parti. Elle se venge noblement de cette injuste prévention en servant avec courage, avec chaleur les victimes de l'anarchie, les peureux et ceux même qui ont à rougir de leur exaspération.

La beauté n'est rien; ce n'est que le souffle de la nature; quelques années l'ont bientôt flétrie; cependant combien elle a de charme pour nous séduire! On

ne peut l'entendre sans être enchanté : tel est l'effet magique que produit la présence de Volsange. Elle porte, sur un corps superbe, élevé, une tête noble et pleine de grâce. Sur son aimable visage et sur toute sa personne sont réunis les attraits les plus piquants : bouche divine, front couronné d'une riche chevelure ; des yeux d'où jaillissent mille traits de flamme, un sein que ne peut contenir un voile jaloux, un pied dessiné par l'amour... Que d'autres achèvent le tableau, je brise mes crayons, ils sont impuissants pour le rendre. Le jeu de sa physionomie annonce infiniment de finesse, de pénétration et de résolution. Son regard, comme celui de l'aigle, fixe avec rapidité. Avec autant de moyens, quand on se jette dans la carrière de l'intrigue, on marque dans la société, on se fraye un chemin aux emplois, au crédit qui les

obtient; on se fait nombre de partisans et d'envieux.

Les exploits de Volsange dans les galantes escarmouches mettent son nom au-dessus de ce qu'il y a eu de plus fameux dans le genre : elle mérite, et par le nombre, et par la variété, et par la quantité des heureux qu'elle a faits, de figurer avec honneur dans la fédération de Zoloé et Lauréda.

Mais quel est le trait d'union assez fort pour entretenir une si parfaite harmonie entre ces trois têtes si différemment organisées, entre ces prêtresses de l'amour souvent rivales? Le plaisir. Eh! n'est-ce pas lui, n'est-ce pas l'intérêt personnel que l'on honore, dans les trois quarts des hommes, du beau nom d'amitié? D'ailleurs, de quoi n'est pas capable l'incomparable d'Orbazan? C'est lui le feu régénérateur du trio féminin. Il en est comme

le moteur suprême; il apaise, irrite, contriste, égaye, refroidit, échauffe à son gré ces âmes versatiles à toutes les passions qu'on leur suggère. Ainsi se trouve résolu, par la dextérité de cet adroit mentor, le problème de trois femmes parfaitement et longtemps unies de la plus étroite amitié.

Que l'on nous pardonne ces détails : ils vont nous conduire à démêler ce que présenteraient d'obscur les faits qui vont suivre. Nous imitons les peintres : nous esquissons les traits principaux des personnages avant de les représenter en action.

MARIAGE DIPLOMATIQUE

Épisodes.

LE VICOMTE DE SABAR

Baron d'Orsec, soyez le bienvenu. Je vous attendais avec impatience, je m'occupais de votre bonheur.

LE BARON D'ORSEC

Sérieusement !

LE VICOMTE DE SABAR

Très sérieusement, en vérité. Vous n'êtes pas riche ; rien de moins stable que les emplois et la faveur, dans un pays comme celui-ci. Un beau jour, avec toute votre gloire et vos services, vous pourriez bien ne conserver que la cape et l'épée. Foi de gentilhomme, il me paraîtrait dur d'en revenir à la simple paie d'officier...

LE BARON D'ORSEC

Aussi votre prudence, dit-on, a pourvu à l'avenir...

LE VICOMTE DE SABAR

Vous croyez!... Je disais donc que, pour vous mettre à l'abri des caprices du sort, il vous faudrait faire un bon mariage.

LE BARON D'ORSEC

Ma santé, mes goûts, vicomte, ne s'accordent guère avec vos vues. Je ne vous en remercie pas moins de votre zèle. Vous le savez, mon ami, j'ai vaincu sans femme; je puis vivre de même.

LE VICOMTE DE SABAR

Quelle simplicité! Je vous donne une femme mûre qui ne demande que votre nom, deux cent mille livres de bonnes rentes avec sa main, beaucoup d'amis...

LE BARON D'ORSEC

Son nom?

LE VICOMTE DE SABAR

La comtesse de Barmont, Zoloé, toujours aimable, charmante, magnifique, du meilleur ton, d'une famille ancienne, d'une fraîcheur, ma foi, très appétissante...

LE BARON D'ORSEC

Et d'une coquetterie...

LE VICOMTE DE SABAR

Eh! morbleu, qu'est-ce que cet enfantillage, mon ami? Veuve, elle a pu user de sa liberté; mariée, elle se renfermera dans les bornes de la décence. N'est-ce pas tout ce que tu demandes?

LE BARON D'ORSEC

Mais pourquoi tant de générosité, mon

ami? Pourqui ne pas garder ce cadeau pour vous-même?

LE VICOMTE DE SABAR

Et ma femme!... Réponse donc avant de me quitter.

LE BARON D'ORSEC

Mais encore, qui vous a chargé de cette mission?

LE VICOMTE DE SABAR

Prononcez le oui et Zoloé ne dira pas non.

LE BARON D'ORSEC

J'entends...

— Ah! ah! s'écrie, en entrant, le pétulant Mirval. je vous trouve enfin, vicomte. Comment, diable, vous vous faites céler à vos meilleurs amis! et, sans attendre de réponse : Savez-vous la chronique du jour? Oh! non, je le parie. Vous au-

tres, diplomates, ne vous informez guère de ce qui fait rire les humains. Eh bien! ne voilà-t-il pas le galant sénateur D***, l'homme le mieux tympanisé de France? Tout en achetant un chapeau, le paillard lorgna si bien la blanche main, la peau satinée, le sein rebelle, l'œil fripon de la marchande qu'il sentit son cœur percé au vif de l'aiguillon d'amour. Visites multipliées sous différents prétextes, à des heures propices, propos gais, tentatives amenées avec art pour sonder la place, de petits cadeaux, la cuisinière gagnée; tels sont les préliminaires d'usage.

La capitulation fut longue, mais enfin acceptée. L'époux de la belle partait, chaque matin, vers les quatre heures, pour sa fabrique et ne revenait qu'à neuf, pour déjeuner. C'est plus de temps qu'il n'en faut pour le plus vigoureux athlète. Ainsi la partie fut réglée, conclue pour

la matinée du deuxième jour suivant. Toinon, la complaisante cuisinière, devait apposer une échelle, car le prudent mari emportait en poche la clef de la chambre; on lèverait une croisée à coulisse, et l'heureux D*** se trouverait au comble de ses vœux.

Mais point du tout. Le diable, ou la jalousie plutôt, lui préparait une autre scène. Le garçon de boutique, grand, leste et bien fait, bras nerveux, large dos, figure vermeille, avait précédé le nouvel amant comme substitut aux fonctions matrimoniales. Ses yeux, attentifs aux actions de sa maîtresse, avaient démêlé l'énigme de son refroidissement subit.

D'un autre côté, Toinon, qui, plus d'une fois, avait eu part à la surabondance de verve du jeune homme, lui confie, dans un moment d'extase, le dénouement qui

allait, dans deux jours, mettre l'amoureux D*** dans les bras de son amante.

Tous les noirs venins de la jalousie se rassemblent dans sa tête, il jure de se venger de la perfide; et, sur-le-champ, il en prépare le moyen. Il dénonce au chapelier le complot formé contre l'honneur conjugal; il souffle la rage dans son cœur. Le mari, furieux, ne méditait rien de moins que d'immoler à la fois l'adultère et son complice; mais réfléchissant qu'une semblable punition ne le vengeait qu'un instant et l'exposait, il s'arrête à ce projet :

Tandis que D*** allait souiller de sa présence le sanctuaire des lois, le chapelier court chez son épouse, lui révèle le larcin que l'infidèle se proposait de lui faire. Il lui proteste, il lui jure que rien n'est plus vrai. Il l'amène à venir elle-même être témoin du crime et à l'aider

dans sa vengeance. Mme D***, jusqu'alors pleine de confiance dans la sagesse de son mari, n'avait jamais conçu la moindre inquiétude sur ses excursions nocturnes. Des affaires, lui disait-il, l'obligeaient à passer la nuit au Sénat; il avait allégué le même prétexte pour se ménager l'occasion de voir sa nouvelle conquête; on feignit de le croire. Déjà, il triomphait; mais il fut cruellement déçu dans son attente!

La chambre donnait sur l'encoignure d'un passage public peu fréquenté. L'obscurité, d'ailleurs, protégeait de son ombre ce mystère amoureux. L'échelle est dressée. L'amant s'élance, la fenêtre se lève. Déjà la moitié de son corps était dans l'appartement de sa divinité, lorsqu'en même temps qu'une lumière brille, plusieurs voix s'écrient, à tue-tête, au-dessous du galant : *Au voleur! Au vo-*

leur! Son amante, éperdue à ces cris funestes, lâche la croisée qui tombe avec force sur l'échine du malheureux D***. Le garçon, son rival, secoue l'échelle, la renverse, laisse le grave sénateur pris dans ce trébuchet; la garde arrive. Les éclats de ris immodérés se font entendre, à la vue d'un homme suspendu en l'air. Enfin le triste D*** est descendu et conduit, confus et à moitié éreinté, entre deux fusiliers, chez le commissaire de police, où il est relâché par respect pour son caractère.

La chronique ajoute, mais sans en affirmer la vérité, que pour venger complètement le chapelier, Mme D*** lui prodigua les mêmes faveurs que son mari brûlait d'obtenir de la belle chapelière.

Ce n'est pas tout : j'accourais plein de cette anecdote, pour raconter à Mme la

marquise de Mirbonne, lorsque dans le petit carrousel je rencontre deux forts qui portaient, sur un brancard, une espèce d'homme couché et enveloppé de la tête aux pieds dans un manteau bleu. Je m'imagine d'abord que quelque affaire d'honneur avait envoyé le personnage dans l'autre monde et qu'on allait le remettre à sa famille pour en disposer. Je demande à l'un des porteurs, avec un air d'intérêt, de quoi il s'agissait. — Suivez-nous, me répondit-il, vous en jugerez. Le brancard s'arrêta à la maison du sénateur C***, car c'était lui-même qu'on promenait dans cet équipage. Sa figure couperosée, des yeux qu'il roulait pleins de vin, des paroles sans suite, des gestes d'insensé, des restes impurs qui sortaient de sa bouche et dont ses habits étaient tout dégoûtants, me firent bientôt connaître la cause de l'état indécent où je

trouvais l'un des représentants de la France.

Comme, au vrai, ce spectacle paraissait m'affecter, l'un des porteurs, en sortant, me dit : « Vous êtes bien bon, citoyen, de plaindre le citoyen C***. Cinq fois par décade notre ministère lui est nécessaire. Que diable voulez-vous qu'il fasse? C'est aujourd'hui un entrepreneur, demain un fournisseur, une autre fois un chef de bureau ou tel autre avec lequel il a quelque intérêt à démêler, qui l'entraîne chez un traiteur. Ce n'est que là, en vérité, qu'on peut parler affaire. Il n'y a que la première bouteille qui coûte à avaler. Trente et quarante la suivent, et il n'en faut pas moins du tiers pour mettre l'officieux C*** en belle humeur. »

Le porteur allait continuer sur ce ton, mais pressé d'arriver au lever de la marquise, je me hâtai de le quitter et de

traverser les Tuileries. Ici, dans une allée étroite, j'aperçus de loin un homme qui se démenait comme un fou ; il se frappait le sein des poings et la tête contre les arbres. En approchant, j'entendais des sons confus qui semblaient le mugissement d'un taureau en fureur. Bientôt je fus assez près pour distinguer ces paroles : « Malheureuse passion du jeu ! s'écriait-il ; j'ai tout perdu ; plus de ressources, ma réputation est à jamais flétrie. J'ai épuisé la caisse qui m'était confiée ; je n'ai pas rougi d'emprunter et de nier le prêt qu'on m'avait fait. Comment ai-je l'audace de siéger encore parmi les législateurs ?... Oui, je renonce au jeu, je veux réparer... » Puis, s'arrêtant tout à coup : « Mais qui sait si la fortune me sera toujours contraire ? Laisserai-je mes antagonistes se pavaner de mes dépouilles ? Non, non, il me faut une re-

vanche. Il me reste un autre dépôt. Si je gagne, eh bien! tout sera en ordre. Si je perds, que me restera-il à faire? qu'à mourir. » J'enfilai une autre allée, après avoir entendu ces mots; mais, à la stature et au ton de la voix, il ne me fut pas possible de ne pas reconnaître le représentant S***.

— O mon ami, ajouta le vicomte, après que l'infatigable conteur eût fini, que je vous sais gré de votre zèle! Puis, lui frappant sur l'épaule et lançant au baron un regard pénétrant : Puissent-ils tous combler la mesure et accélérer le jour de leur nullité!...

Le chevalier Mirval, impatient d'aller, le même jour, colporter, dans les vingt cercles, ces scandaleuses nouvelles, disparut comme l'éclair et laissa les deux amis libres de renouer leur entretien précédent.

Il fut arrêté que d'Orsec irait se présenter incessamment chez la comtesse et qu'il ratifierait la négociation dont le baron avait été le ministre plénipotentiaire.

PETITE MAISON. — SURPRISE

Zoloé, rayonnante de joie d'épouser un héros, avait convoqué ses deux amies pour leur confier son bonheur prochain. Un ample dîner avait suivi la confidence ; on y avait pompé largement le nectar de Madère. Son feu électrique avait passé dans les veines de la bouillonnante Volsange, et tous les ressorts de son être étaient quadruplés de leur élasticité naturelle. Rompant tout à coup la grave dissertation entamée par un parasite sur le joug matrimonial : — Au cabinet, dit-elle à Zoloé ; et, se levant avec impétuo-

sité: J'ai à vous parler, madame la fianeée, et à Lauréda. Toutes trois entrelaeent autour de leur eorps leurs jolis bras, et, après une modeste révérence aux assistants, elles s'enferment dans le sceret parloir. — Tiens, ma belle, en embrassant Zoloé avee feu, je t'avoue que je me sens dévorée d'un besoin toujours renaissant et jamais satisfait... Tu m'entends, coquine, il faut ce soir, oui, que eette soirée soit marquée par quelque avenlure qu'on ne lit point dans les romans. Tous ces adorateurs à la violette, ees prétendus hereules à dos voûté, à chevelure écourtée, à pantalons flottants, à figure hérissée de poil, avec leur voix flûtée et leur gazouillement perpétuel d'amour, tendresse, constance, m'excèdent de leurs ridieules et plus encore de leur impuissanee. Oh! c'est assez, c'est trop d'avoir eu si longtemps des preuves de leur eadu-

cité précoce. Je veux donc, et vous ferez de même, oui, je veux de la réalité ; au diable ces frelons qui promettent ce qu'ils ne peuvent donner. Que de robustes athlètes remplacent ces Adonis pusillanimes; que, semblables à ces gladiateurs romains, infatigables à porter et à recevoir des coups, ils nous disputent chèrement la victoire; combattons corps à corps, et que celui qui l'aura emporté en courage soit déclaré roi des lutteurs de Cythère; qu'il porte pour diadème une couronne de myrte, de pampre et de roses. Ainsi dit l'embrasée Volsange et fut applaudie à outrance par ses voluptueuses compagnes.

Cependant est proposé et adopté un amendement par la prudente Lauréda. Chacune choisit et jette dans un galant chapeau faisant l'office d'urne, le nom d'un maître connu dans ce genre d'es-

crime. L'officieuse main de la soubrette Suzanne tire les billets.

Parmesan (1) sort pour Lauréda ; Pacôme (2) pour Volsange, et Fessinot (3) pour Zoloé.

Fessinot! quoi, Fessinot! s'écrie Zoloé avec un dépit furieux; c'est une trahison, un tour affreux; quoi cet effilé pédant, cet odieux Calpigi serait mon lot!.... — Pourquoi non? répond en éclatant de rire l'heureuse Volsange. Cousine (4), le

(1) Fameux frotteur auvergnat qui, pendant dix ans avait frotté la cour et la ville. Une grande princesse, jalouse de faire passer à la postérité les riches formes de ce vigoureux garçon, orna son boudoir de sa statue en marbre.

(2) Pacôme, ex-capucin de Meudon, célèbre par sa faveur auprès des duchesses et marquises, comtesses et baronnes, dont il savait à merveille apaiser le démon de la chair. Tant que ce grand homme vécut, la pitance des révérends serviteurs de saint François valut celle des orgueilleux enfants de saint Benoît.

(3) Époux de Lauréda, cité par toute la gente femelle comme le Calpigi des maris.

(4) Zoloé lui fait l'honneur de la traiter ainsi.

sort te sert mieux que tu ne penses. C'est un petit préliminaire du cher mariage. Crois-moi, il est bon d'avoir un avant-goût de l'avenir qui t'attend. — Eh bien! soit, reprend Zoloé en s'efforçant de donner le change à son chagrin. Que Fessinot soit appelé, puisqu'on le veut; nous en ferons ce qu'il plaira à mon caprice, le sort ne prescrit pas autre chose.

Dans le voisinage des Champs-Elysées est une *petite maison*, vrai chef-d'œuvre d'architecture érotique. Figurez-vous d'abord un vaste et superbe bosquet où sont rassemblés les plus rares arbustes de toutes les parties du monde. Des allées, qu'un heureux mais savant désordre a ménagées, n'ont rien ôté à la nature de ces formes originales qui flattent l'œil, émeuvent le sentiment. Des monticules ont été exhaussés et forment les perspectives les plus pittoresques. Rien surtout

n'est admirable comme l'ombrage que procure un massif d'un double rang de superbes hêtres au milieu desquels est situé l'asile solitaire où vont s'abîmer, dans des torrents de volupté, les couples heureux que les tendres amies y rassemblent. On n'y arrive qu'à travers un labyrinthe d'allées dont il faut avoir l'itinéraire pour saisir la véritable qui conduit aux *Délices*. C'est ainsi qu'on appelle ce séjour enchanteur. Un ruisseau limpide serpente avec mille sinuosités dans les bosquets et va former un cordon bordé de lilas, de jasmin, d'acacias et de saules pleureurs autour de l'habitation. Un pont-levis, dernière précaution de sûreté, en défend l'accès aux profanes.

Au premier aspect, on s'imaginerait entrer dans une Chartreuse. Rien n'y présente qu'un isolement profond. On y a même élevé une espèce de clocher. Le

bâtiment qui le porte annonce un temple ; on y célèbre, il est vrai, les mystères d'un dieu, mais ce ne sont pas ceux du dieu de la continence ; cet édifice n'est pourtant que l'avant-scène du palais enchanteur que nous essayons de décrire. L'usage en est abandonné aux agents admis dans la confidence nécessaire pour y introduire et y voir les favorisés personnages que l'on juge dignes d'y offrir l'encens à la divinité du lieu. Plus loin est une rotonde magnifique portée sur des colonnes de marbre jaspé. Des statues nues occupent les intervalles ; elles représentent tout ce que les imaginations les plus licencieuses ont enfanté de plus propre à provoquer aux amoureuses jouissances. Les maîtres les plus habiles n'ont pas rougi de consacrer leur ciseau à ces chefs-d'œuvre d'obscénité. Les frontons sont décorés de guirlandes travaillées avec un fini pré-

cieux. Le dôme est surmonté d'un satyre qui regarde, avec une complaisance infinie, les prodigieuses marques de sa virilité. Une jeune nymphe, debout sur la ceinture qui domine le portique, attache à la même partie des yeux enflammés. Le pourtour est garni d'une armée d'amours qui lancent des flèches sur tous ceux qui se présentent. Au milieu du cintre, on lit ces mots gravés en lettres d'or : *Temple du plaisir;* au-dessous, ceux-ci en lettres de feu : *Jouir ou mourir.*

L'intérieur efface tout ce que l'on vante de la luxure des voluptueux monarques de l'Orient. Tout a été calculé pour le ravissement de tous les sens. Eût-on le sang glacé d'un vieillard septuagénaire, il ne serait pas possible de rester inanimé à la vue des inventions infinies destinées à exciter, ranimer, prolonger l'ivresse du

bonheur. Des cassolettes remplies des parfums les plus suaves ; des glaces qui réfléchissent de toutes parts les objets ; des ottomanes, d'une mollesse, d'une richesse étonnantes; des lustres d'or dont la tige soutient tous les attributs naturels de l'amour; des flambeaux en gaine d'une forme extraordinaire ; mille autres meubles précieux ornent le premier salon. Ce n'était que le prélude de ce que renferme le salon suivant. Toutes les colonnes en sont de la porcelaine la plus parfaite qui soit jamais sortie de la main des hommes. Il est impossible de voir rien de si admirable que les diverses peintures qu'on y a mariées. Elles offrent en miniature tout ce que la Fable a raconté des amours des divinités païennes. Le coloris, l'expression, la nudité en sont si gracieux, si vrais, si naturels qu'on peut les regarder comme le plus sublime effort de l'art. Eh

bien ! toutes ces merveilles cessent de l'être à la comparaison des innombrables beautés du même genre qui tapissent les lambris, les plafonds, les dossiers des lits, des fauteuils, des sofas, des écrans, et jusqu'aux vitraux des chapelles consacrées aux *secrets mystères*.

Vainement croirait-on qu'après les expériences de la fameuse Justine, il n'est pas possible d'inventer de nouvelles attitudes dans les amoureux déduits. Zoloé, Lauréda et l'insatiable Volsange ont infiniment enrichi ce répertoire de lascivetés ; et jamais galerie de princesses ne fut aussi complètement ornée dans ce genre. Les gravures sont d'une suavité de goût, d'un burin si moelleux ; les formes ont été si heureusement saisies par les artistes, ils ont si bien pris la nature sur le fait, que chaque morceau rend trait pour trait l'action même.

Ajoutez à ceci une odeur d'ambroisie qui embaume ; des lits de repos dont le mol édredon, les fleurs de roses qui les jonchent eussent fait envie au plus efféminé chanoine ; les glaces qui reproduisent autour et au-dessus des objets les mouvements émanés des sensations les plus vives ; un demi-jour adroitement ménagé par la coquetterie ; tous les instruments que l'art a ajoutés comme moyens de ressusciter les facultés abattues ; des liqueurs spiritueuses, vrai stimulant d'ardentes voluptés ; mille autres accessoires fastidieux à décrire, mais précieux pour l'occasion : telle est la surprise ravissante que préparent à leurs conquêtes, souvent nouvelles, ces prêtresses infatigables du dieu de Cythère. La propriété de ce charmant pied-à-terre leur est commune. Elles ont sacrifié à son embellissement des sommes

immenses. Mais à quoi doivent servir les richesses? si ce n'est à embellir tous les instants de son existence. D'Orbazan, Sabar, Mirval, les premiers ont fait brûler leur amoureux encens sur l'autel de la divinité qu'on y adore.

L'offrande égala la solennité de la circonstance. Six fois dans l'espace d'un demi-jour le dieu Priape reçut et rendit les plus abondantes libations. Pendant une décade, on célébra, sinon avec autant de fréquence, du moins avec le même zèle, l'inauguration du temple. On ne se quittait qu'en se jurant une flamme éternelle. Vains serments! Chacun soupirait après un renouvellement d'acteurs, devenu nécessaire et par la lassitude et par la satiété. Beaucoup d'autres personnages avaient succédé dans la même carrière; même ivresse d'abord, même fin. Le caprice avait désigné de nouveaux

ministres pour le même culte. La roue de fortune avait tourné pour Parmesan, Pacôme et Fessinot : voyons s'ils sauront mieux captiver la légèreté de nos célèbres confédérées.

QUERELLE. — PACIFICATION.

L'adroit Dubuisson avait introduit dans le sanctuaire de Cypris les trois champions désignés pour sacrifier sur ses autels. Une espèce d'enchantement les y avait transportés sans connaître le lieu où ils étaient admis, ni le motif qui les y appelait. Leurs yeux, éblouis de l'éclatant appareil qui se déployait dans la somptuosité des meubles qui ornaient la pièce où ils étaient entrés, se promenaient de toutes parts avec une espèce d'ébahissement. Veillent-ils? dorment-ils?

Ils ne savent qu'en croire ; ils approchent leurs mains timides des objets divins qui les environnent et s'assurent, en les palpant, qu'ils ne sont point fantastiques. Enfin Parmesan, le premier, témoigne le ravissement qu'il éprouve. Dans un temps plus heureux il avait été introduit dans le cabinet des divinités qui régnaient alors. Quelque chose de semblable, mais d'infiniment plus recherché, s'offrait à son admiration. Oh ! en vérité, dit-il, foi de frotteur, cela n'a jamais eu son pareil. Le siècle d'or aurait-il enfin remplacé celui de fer ? ou bien ne sont-ce pas des fées, des génies qui habitent ce palais ? Voyez, messieurs, vit-on jamais rien d'aussi parfait ? Ces membres-là, en montrant l'architecte de la vie et son auxiliaire, ont âme et action. Regardez, sur cette belle colonne, cet impitoyable satyre : il perce de son énorme dard cette

gentille nymphe. Voyez cet autre furieux saisir le thyrse enflammé du dieu et l'enfoncer à la chute des reins d'une bergère effrayée; et ce singe qui brise sa chaîne et se précipite sous les jupes d'une jeune fille et lui ravit, avant de lâcher prise, la fleur à laquelle un amant attache tant de prix; et ces groupes, dans des attitudes variées, attaquer à la fois tous les canaux de la volupté; et ces oiseaux perchés sur ces arbres imiter, dans leurs folâtreries, les mouvements désordonnés et lascifs des humains qu'aucun frein, aucune pudeur n'arrête; et tous ces animaux qui chacun en leur manière bondissent et fermentent d'amour et de plaisir. Oh! quel marbre ne s'embraserait pas à la vue de tant d'êtres se livrant avec fureur à la chaleur de leur tempérament?

Cependant le père Pacôme roulait sur

toutes ces obscénités des yeux dévorés de luxure. Ses veines gonflées annonçaient le feu dont elles bouillonnaient. Le mouvement convulsif de ses lèvres, une ardeur qui se peignait dans ses traits ; une ténacité à contempler toutes les attitudes décclaient la trempe de son caractère et l'exaltation de ses désirs. On l'eût pris dans cet état pour un vrai satyre. Fessinot, les lunettes sur le nez, jetait des regards froidement avides. Une rage concentrée perçait dans son maintien. On s'apercevait que son corps usé et impuissant se refusait à répondre aux violentes émotions que recevait son âme. Zoloé et ses accolytes, mollement assises dans une chaise longue, suivaient, à travers le voile d'une gaze claire qu'on avait clouée à une lucarne imperceptible, toutes les impressions que produisaient les objets sur les nouveaux champions.

A un léger bruit, les contemplateurs se retournent et trouvent une table chargée de tout ce qui peut animer l'appétit et flatter le palais. De larges flacons de vin formaient les plus agréables pyramides. Six sièges environnaient la table et paraissaient destinés à autant de convives. Ce spectacle fit bientôt oublier l'autre à Pacôme et à Parmesan. Ces deux grivois lançaient sur les pâtés superbes et les autres provisions que portaient des plats magnifiques un regard fixe d'avidité ; ils semblaient les dévorer. Pour Fessinot, livré à sa monotone indifférence, il parcourait l'appareil du festin en admirateur insensible et accusait de profusion l'hôte fastueux qui en avait fait la dépense. — Que dites-vous, citoyen, reprend Pacôme en jetant sur lui un œil d'indignation ? Pourquoi vous établir l'économe de cette maison ?

Vous m'avez l'air d'y être aussi étranger que nous. Profitez gaiment de la fortune ; il est indécent d'intenter procès à qui on doit de la reconnaissance. Fier comme les gens de sa sorte, Fessinot ne répond que par une grimace et semble dédaigner de prendre part à la joie de ses camarades d'aventure. Parmesan l'observait ; le gosier sec et l'estomac affamé, il appelait le vin et la bonne chère. — Que veut dire cette mine allongée, monsieur? Ne vois-tu pas, mon ami, en fixant Pacôme, que cet individu n'est qu'un limier de la police. Oh ! il n'y a pas à se méprendre à son encolure. Morbleu ! si je ne respectais ici je ne sais qui, je lui appliquerais un joli rapport sur les épaules ; et étendant la main comme pour en frapper : — Citoyen, s'écrie Fessinot, je suis représentant du peuple, respectez-moi, et en même temps il exhibe la pré-

cieuse médaille de son inviolabilité. — Voyons donc, ajouta Parmesan. Ouidà! citoyen Fessinot! Salut au citoyon Fessinot! (*Ironiquement.*) Excusez mon ignorance. Peut-on savoir, citoyen représentant, ce qui vous amène, ce que vous êtes ici? Représentez-vous, êtes-vous le maître du logis? Ni l'un ni l'autre, ce me semble! Hem! vous ne répondez rien! Il est vrai qu'on ne voit ici que magnificence et enchantements. Est-ce que cela serait pris sur les indemnités des sénateurs? eh bien, mon camarado, vous retournerez au sac, il n'est jamais vide pour vous autres. — Citoyens, je vous l'ai déjà dit, cessez vos insolences, ou je ferai valoir mon caractère... — Que dis-tu, mon petit ami? Ah! tu veux trancher de l'économe! Bien, bien à toi, le plus déhonté de tes confrères en fait de pillage! Et saisissant un énorme jambon

de Mayence : Il ne tient à rien, brigand, que je ne lave tes iniquités avec cette savonnette. — Il a parbleu raison, s'écrie l'affamé capucin. De quoi se mêle ce ladre parvenu? Va, tu as beau extorquer, rapiner, t'engraisser... tandis que tu sièges gravement au Sénat dans ta chaise curule, on boit ton vin et on b.... ta femme. Oh! que je rirais de bon cœur s'il m'échéait un jour d'en faire autant avec elle! Voilà, mon ami, un front, en montrant celui de Fessinot, où brille la majesté d'un cocu.

Malgré son flegme et l'inégalité de la partie, il n'était pas possible que Fessinot restât insensible à ce déluge d'injures. Ses yeux étincelaient de colère; sa bouche était bordée d'écume, sa figure toute décomposée et tout son corps en contraction. La querelle ne pouvait manquer de dégénérer en voies de fait; mais aussi

promptes, aussi agiles qu'un oiseau échappé de sa prison, les trois amies s'élancent, voilées, de leur niche, et interposent leurs grâces et leur autorité pour concilier les esprits. — La paix ou la porte ! s'écrie Volsange d'un ton absolu. Je ne conçois pas, messieurs, comment il se fait que d'honnêtes gens se permettent de s'exaspérer ainsi sans nul motif. Quelle pitié de vous chamailler, vous tourmenter pour rien ! Et vous avez devant vous tout ce qui peut charmer les yeux et satisfaire le cœur ! Puis, prenant la main du héros Parmesan : « Asseyez-vous, dit-elle, vous avez bien d'autres choses à faire qu'à parler, pour prouver votre courage. Imitez-nous, messieurs et dames, et jouissons sans souci des biens qui nous sont offerts, n'importe de quelle main ils nous viennent.

Il n'y avait pas moyen de tenir à une

pareille invitation. Bientôt les assiettes sont couvertes de débris de poulets et autres mets plus succulents; les flancs des énormes pâtés sont ouverts, une large brèche se fait voir au superbe jambon, et à peine Pacôme et Parmesan ont recouvré la parole. De grands laquais versaient dans le cristal un nectar qui embaumait l'odorat; ils ne pouvaient suffire à la soif insatiable du frotteur et du capucin. Le dessert parut enfin. Des frangipanes, des gâteaux, des beignets et mille autres friandises furent attaqués avec la même voracité. Si la lutte qui allait suivre avait la même ardeur, heureuses, mille fois heureuses devaient être Volsange et Lauréda! Leurs champions auraient infiniment multiplié les rasades de madère et autres liqueurs brûlantes; mais ces dames, craignant avec raison que cette fréquente répétition ne nuisît

à leurs forces, tout en voulant les augmenter, arrêtèrent le flot qui allait déborder.

ACTION. — PRISON. — NOYÉ

Une grave conversation avait été entamée entre Zoloé et son partenaire. Cette rusée princesse feignit d'entrer dans les sentiments du Lycurgue moderne. Les éloges coulaient avec profusion de sa bouche enchanteresse, et le modeste législateur avalait cet encens avec une complaisance inouïe. Cependant, à travers les distractions qu'elle faisait naître, Fessinot sablait un verre de vin. Une foule de choses, d'ailleurs, s'offraient à ses regards, propres à réveiller ses sens. Pacôme et Parmesan, égayés par le jus pétillant qui circulait

dans leurs veines, se répandaient en propos badins et en expressions d'un genre tout à fait neuf pour les autres convives. Des gestes suivaient ces licences provoquées : les dames avaient beaucoup de peine à empêcher les mutins que le théâtre du festin ne le fût des combats amoureux. Zoloé n'avait point ces témérités à comprimer; elle s'occupait à arranger un fichu qui ne cachait rien, un soulier qui ne se dérangeait pas, une boucle qui ne couvrait l'ovale d'une joue qu'en découvrant un joli bout d'oreille. Elle jouait avec son éventail, lançait quelques œillades mi-ardentes, prodiguait à son voisin les ris pour montrer les plus belles dents du monde. Peu à peu, l'âme usée de Fessinot se ranimait; enfin, les ressorts de son individu étaient montés à un ton passable, et ses discours avaient pris une teinte de sensibilité dont il s'é-

tonnait lui-même. Il était devenu plus onctueux, plus tendre, plus pressant. Il parlait de désirs, de flammes ; et comme jadis il avait fait un copieux recueil de mots équivoques et obscènes, il commençait à en débiter une foule. Lauréda elle-même admirait la loquacité et la métamorphose de son Fessinot. Elle eût presque envié à Zoloé les produits de la séance qui devait suivre ; mais il était écrit, non pas là-haut, mais dans les desseins de la rusée tentatrice, que tant de dépense d'esprit et d'amour ne devait rendre au déridé représentant que zéro ou quelque chose de plus fâcheux.

Pacôme ne s'amusait plus à solliciter des faveurs, il s'était emparé de la place. Ses mains actives palpaient, chiffonnaient, polluaient ; l'ardeur de ses baisers était un véritable incendie. Parmesan avait planté Volsange sur ses genoux

et se préparait à lui décocher le trait enflammé. Elle s'enfuit vers son boudoir; Lauréda l'imite et leurs adorateurs s'y précipitent avec elles.

L'absence de témoin accrut la hardiesse de Fessinot; ses attaques prennent une telle impétuosité que Zoloé ne peut s'empêcher de croire à sa résurrection. Elle paraît ne se défendre qu'à demi. Il ose exiger, il touche aux avenues du plaisir, lorsqu'une porte s'ouvrant, d'Orbazan paraît. Que vois-je? s'écrie-t-il avec une feinte fureur, Fessinot ici, chez moi, avec ma femme? Être vil et crapuleux, comment as-tu la témérité de prétendre m'associer à ta confrérie, toi qui n'as d'homme que l'écorce; toi qui ne devrais figurer que dans les antichambres, toi dont le nom est un opprobre et la société un fléau! Hypocrite, comment oses-tu, chaque jour, dans tes

écrits et tes harangues, étaler un pompeux appareil de morale et de vertu, toi qui ne cesses d'outrager l'une et l'autre ! Et tu prétends réformer, morigéner la nation ! et tu viens dans l'intérieur des familles pour y porter la corruption et la honte ! et ce sont ces beaux exemples que tu traces à suivre, à ta femme et à tes enfants !... Fuis d'ici au plus vite, ou mon bras va s'appesantir sur ton cadavre. Et vous, madame, qui avez trompé ma confiance et abusé de ma faiblesse, rentrez dans votre appartement ; la punition que je prépare me vengera pleinement de l'impudent Fessinot.

Le malheureux, tremblant, s'était esquivé sans réplique. Un corridor semblait indiquer la sortie, il le suit et se trouve enfermé dans un cabinet qu'il n'est pas plus agréable de sentir que décent de nommer.

Cependant nos heureux couples nageaient dans des torrents de volupté ; jamais Vénus n'a vu tant d'offrandes couvrir ses autels. Inutilement essayerais-je de dépeindre les ravissements ineffables, les sensations que de savantes manœuvres surent multiplier. Les oreilles chastes ne sauraient entendre ces détails obscènes, et ma plume se refuse à les tracer ! Que l'homme dont l'âme ne se réveille au plaisir que par les images licencieuses m'en fasse un crime, je m'honorerai de son improbation. Il faut que le voile de la pudeur enveloppe les situations que l'amour invente pour varier et prolonger les jouissances ; c'est un devoir imposé à l'historien, il outrage les mœurs lorsqu'il s'en écarte. Mais il me sera permis, du moins, de rendre hommage à la prévoyance qui avait présidé à la réunion de tout ce qui pouvait

combler les désirs dans cet incomparable ermitage. Au moyen d'un ressort qu'un fil de laiton mettait en mouvement, on entendait un concert en dix parties, exécuté avec une précision et un charme que n'aurait pu surpasser tout un orchestre. A chaque lit de repos, répondait un fil qui communiquait à l'instrument. Il était convenu, entre les amies, que chaque sacrifice serait couronné par un hymne de triomphe. Les sons harmonieux remplissaient parfaitement les appartements ; l'écho les allait porter à l'infortuné Fessinot, qui exhalait vainement sa rage dans sa honteuse prison.

La nuit avait à peine parcouru les deux tiers de sa course, et déjà l'instrument mélodieux avait fait entendre quinze fois ses brillants accords. Après tant d'assauts si vigoureusement soutenus par les parties, il semble que la nature épuisée

devait invoquer le repos; une irritation excessive provoquait à de nouvelles entreprises. La longue privation, les mets succulents, les vins exquis, de vivantes peintures et tout ce que l'art de jouir a pu imaginer de plus lascif, des essences répandues avec profusion, la dextérité et les charmes de leurs nymphes, les divins accents qui portaient dans l'âme la suavité du bonheur, ne pouvaient manquer de produire dans Paeôme et Parmesan un effet extraordinaire. D'Orbazan, plus habile à modérer sa fougue, n'avait cependant pas voulu céder la place à ses rivaux.

CATASTROPHE

Ce paladin jouissait auprès du beau sexe d'une célébrité qu'il ne démentit pas dans cette fameuse orgie. Tous les ac-

teurs dévorés de désirs, de besoins, d'amour, s'aiguillonnaient de leurs eares-ses, s'embrasaient mutuellement par les titillations les plus intimes ; déjà les demi-mots échappés du cœur, les soupirs brûlants, les exclamations du bonheur suprême produisaient ce doux murmure, ce frémissement de la jouissanee parfaite. Enfin de mélodieux aeeents allaient eneore annoneer de nouvelles vietoires. Volsange, pâmée, n'attendait que le dernier élan de l'ivresse ; Lauréda ne pouvait tenir davantage ; Zoloé pressait d'Orbazan d'arriver au terme. L'instant en fut reculé ou perdu par ees eris lamentables : *Au secours ! au secours ! je me noie.* Lauréda la première s'arraehe aux bras de Paeôme. Cette voix, elle croit la reeonuaître. Elle n'aimait pas Fessinot eomme époux, ear e'était lui-même, mais elle était loin de lui souhaiter

la mort. Sa sensibilité changeant d'objet, elle se livra tout entière à lui sauver la vie.

Malgré les brutales instances de Pacôme pour la ramener sur le trône du plaisir, elle ne put prendre part davantage aux délices qui terminèrent cette bacchanale, et ce contre-temps effaça pour elle tout le charme de la félicité dont elle croyait avoir atteint le dernier degré. Volsange et Zoloé achevèrent ce qui était commencé; ce ne fut même qu'avec peine que Lauréda obtint la suppression du chant de triomphe.

Fessinot, entouré de laquais qui ne s'épargnaient pas les propos goguenards et insolents, s'essuyait tristement le front. Pâle et défait comme un condamné, tout à l'heure arraché au supplice, il demandait des habits pour réparer le désordre de son accoutrement; aucun

n'allait à sa taille élancée. On l'eût pris, dans ceux de la France qu'il lui fallut enfin endosser, pour un échappé de Bicêtre, tant cette décoration contrastait avec l'air de son visage et la stature de sa personne. Enfin une voiture fermée parut, il s'y jeta en maudissant le mauvais génie qui l'avait amené dans ce fatal séjour, et résolut d'invoquer l'autorité pour punir les impies qui avaient osé manquer à l'auguste représentation nationale dans sa personne.

— Où est ma femme? s'écria-t-il de la portière. — Monsieur, il n'est pas jour chez elle. — Jour ou non, il faut que je la voie. — Monsieur, attendez que je vous annonce. — Bah! est-ce que je connais cette formalité? — Monsieur, la consigne est telle. — La Fleur, obéissez, ou je vous chasse. — Monsieur, j'appartiens à madame. Pendant ce dialogue,

Lauréda s'était glissée dans son appartement par un escalier dérobé. Elle avait prévu qu'à son retour Fessinot irait épancher auprès d'elle le flux de son humeur bilieuse; et elle l'avait suivi sur-le-champ. On ouvrit enfin au désolé mari. « Qu'est-ce? dit la belle, en se frottant les yeux et levant sa longue coiffe qui lui couvrait la moitié du visage. Quoi! vous, monsieur, à cette heure? Le feu est-il à la maison? O dieux, vous est-il arrivé quelque fâcheuse nouvelle? La patrie est-elle en danger? Parlez, votre silence me désespère. » Enfin, retrouvant la parole : « Calmez-vous, madame, ce n'est que moi que cela regarde. On m'a joué un tour affreux, on m'a conspué, honni, emprisonné! Les misérables! ils porteront leur tête sur la lunette, j'en jure par la liberté. Il faut qu'une justice exemplaire, terrible, effraye à jamais quiconque insul-

terait à la nation dans ses représentants. — Monsieur, je ne vous comprends pas. — Tant pis, madame; ils périront! s'écriait-il en se promenant avec agitation, oui, leur sang seul peut réparer tant d'outrages. — Monsieur, vous connaissez donc les coupables? — Ah! voilà ce qui fait que j'enrage de toute mon âme (1). Mais il faut que je les découvre, que je mette à leurs trousses tous les limiers de la police, dussé-je y sacrifier une décade de mes indemnités; je vais trouver le ministre, activer ses recherches ou le faire renvoyer. Pour vous, madame, qui

(1) D'Orbazan n'était de retour à la capitale que depuis trois mois. Il s'était enfermé dans un asile solitaire, pendant les jours affreux de la Terreur. Il n'est pas étonnant qu'il ne fût pas connu de Fessinot. Il en était de même de Pacôme et de Parmesan, dont les noms n'étaient jamais parvenus jusqu'à lui. Quant aux dames, elles avaient trop de raison de garder l'incognito pour se trahir. Aussi le secret ne perça-t-il que très longtemps après l'événement.

parcourez tous les cercles, ayez, je vous prie, la complaisance de me rendre compte de tout ce qui transpirera de cette aventure. — Oh! je vous le promets de tout mon cœur. J'y prends, je vous le jure, le plus vif intérêt. — Fort bien, madame, cette sensibilité me touche infiniment, je vous quitte. Adieu, mon cœur, ajoute l'honnête époux en serrant tendrement les joues de sa tendre moitié contre les siennes. Je cours mettre à la piste des insolents les mouchards de tous les étages. Holà! ma voiture. Le voilà à la porte du ministre.

— Bonjour, citoyen ministre! — Bonjour, citoyen représentant, qui vous amène si matin? quelque conspiration, sans doute? — Oui, vraiment, une conspiration bien caractérisée contre ma personne. Les scélérats! si je n'avais eu la présence d'esprit de m'échapper par la fenê-

tre, c'en était fait de ma vie. Il est vrai que j'ai manqué de la perdre dans l'eau. Mais qui se serait douté que ce château du diable, sans doute, eût été bâti au milieu d'un abîme ? L'attention du ministre redoublait ; il cherchait à démêler où tendait ce préambule. Enfin Fessinot lui raconta tous les détails de ce qui s'était passé dans l'ermitage la nuit précédente, supprimant toutefois les circonstances qui lui eussent été désavantageuses. Malgré sa gravité, le magistrat ne pouvait s'empêcher de sourire : il s'en fallut peu que Fessinot n'éclatât en injures. Il ne fut apaisé qu'en lui promettant de remuer ciel et terre pour découvrir les auteurs d'un si mauvais tour. Mais où ? Comment les découvrir ? Le hasard seul pouvait favoriser ses recherches. On n'avait ni le signalement, ni les noms des personnages. Aussi tous les mouvements

que les agents du chef de l'espionnage se donnèrent furent-ils en pure perte. Fessinot en fut pour ses indemnités, son bain à l'eau froide, son amour joué, sa femme soufflée, et sa honte divulguée.

Il paraissait à peine dans les cercles qu'un sourire sardonique honorait sa présence. Car d'Orbazan avait adroitement semé de tous côtés cette mémorable équipée. Fessinot seul pour le moment en portait tous les ridicules. Bientôt d'autres noms furent accolés au sien et les partagèrent sans les mériter.

CONFÉRENCE

Des motifs urgents exigeaient la prompte réussite des trois amies; il fallait dérouter les curieux sur les ac-

teurs qui avaient joué un rôle dans cette fameuse débauche et préparer d'autres parties de plaisir. Le Comité arrêta d'abord que des affidés désigneraient à demi-voix, comme l'une des héroïnes, la marquise de Mirbonne, connue par ses bizarreries et ses fureurs libidineuses ; la fastueuse Gelna, maîtresse avouée de Mamamouchi, et Rosni, la plus dévergondée des officieuses procuratrices du vicomte de Sabar. La calomnie était affreuse, mais elle sauvait au trio les épigrammes et les quolibets du public : il n'en fallait pas davantage pour le déterminer.

Dès le même jour, dans les plus nombreuses assemblées, on se soufflait à l'oreille : — Vous savez les hauts faits de la nuit ? Oh ! ces femmes sont impayables ! Quelle licence ! quelle effronterie ! Et elles osent, dit-on, paraître dans la société après cet éclat ? — Vrai-

ment, reprenaient les autres, ce Fessinot est un grand poltron. Pourquoi aussi va-t-il se jeter dans une société perdue ? — N'est-elle pas digne d'un pareil garnement ? ajoute une vieille édentée. Il m'a servi ; Dieu sait combien de tours de gibecière il m'a joué et à mes femmes. C'était la séduction même ; il s'en est peu fallu que je ne fusse moi-même la dupe de son air sournois. Il a dissipé, en mauvais lieu, dans sa jeunesse, ce qu'il avait escamoté. Mais, aujourd'hui, il ne lui reste plus de désirs à satisfaire, il est tout-puissant ; il est riche, infiniment riche et avare. Oh ! si j'avais le malheur d'être sa femme, combien je me vengerais !

L'arrivée de Lauréda et, plus encore, une rumeur qui se répandit dans le salon fit taire la vieille sibylle. Les regards se portaient sur la marquise, qui entrait

avec tout le cérémonial d'une dame de son importance. Zoloé était avec Volsange, dans le fond de l'appartement, en train de confirmer les incrédules sur l'incartade attribuée à la marquise. Celle-ci lançait sur les spectateurs un regard hardi, et ce ton décidé acheva de convaincre et d'indigner les plus indulgents. Gelna parut presque en même temps. Un motif différent l'avait engagée à se montrer ce jour-là dans les cercles les plus brillants. Un de ses adorateurs l'avait complimentée sur l'heureuse nuit qu'elle avait passée et, de suite, lui avait déroulé toute l'histoire. Apercevant de loin la marquise qui minaudait avec son éventail, elle court à elle et l'embrasse. — Eh ! bonjour, ma chère compagne ! Comment vous trouvez-vous des fatigues de la soirée ? — Madame, j'ignore ce que vous entendez par cette question. Il

me semble que vous vous trompez de personnage. Je ne me crois pas si fort de vos amies. — Non, vraiment, il n'y a pas à s'y méprendre. C'est bien vous avec laquelle j'ai partagé les délices d'une nuit !... Oh ! cela n'a pas de nom. — Encore une fois, madame, cessez ce ton de familiarité ; je n'ai eu avec vous aucun rapport et ne veux point en avoir.

Un silence profond régnait dans l'assemblée. Tous brûlaient de voir le dénouement de cette comédie. Il était réservé à Fessinot et au vicomte de Sabar de le donner.

On n'ignore pas l'intimité qui existait entre ces deux hommes. Le premier venait informer son épouse de l'arrivée du comte son père ; l'autre était un des habitués de la maison. — Bon ! s'écrie en éclatant de rire la petite Gelna, voilà encore deux de nos champions. Venez, mes-

sieurs, convertir la marquise. Elle nie qu'elle fut des nôtres cette nuit ; elle nierait, je crois, la clarté du soleil.

Rien n'était plus plaisant que de voir, d'un côté, les contorsions de la marquise et, de l'autre, le geste de courroux de Fessinot. — Quoi ! je vous trouve ici, mesdames ! et c'est vous-mêmes qui osez être les prôneuses d'une infamie qui vous couvre de honte ! L'impudence ne fut jamais moins permise ; et si vous croyez qu'en payant d'audace vous arrêterez ma vengeance, vous vous abusez. Mais je respecte l'aimable société qui embellit ce cercle. Chaque chose aura son temps. — Est-il fou? s'écrie à son tour la marquise, étouffant de colère. Qu'ai-je à démêler avec cet homme ? Se sont-ils tous conjurés ici pour me vexer? Que signifient ces menaces, ces regards obliques, ces chuchotements qu'on se permet depuis

mon arrivée ? Madame, en s'adressant à la maîtresse du logis, on se comporte, chez vous, avec la dernière indécence ; vous eussiez dû y mettre bon ordre. Adieu, madame, de ma vie, je vous le jure, je ne m'exposerai à de pareils affronts. Gelna ne pouvait se contenir, elle prenait un plaisir infini à décontenancer la marquise, qui allait exhaler au dehors son épouvantable humeur, lorsque le vicomte la pria de l'entendre. — Permettez-moi, madame, de vous arrêter un moment et d'éclaircir un quiproquo dont les auteurs, en lançant un coup d'œil détourné à Zoloé et à Volsange, devraient rougir. Ce n'est pas vous seule qui avez lieu d'être surprise de l'air de mystère, des plaisanteries qu'a occasionnés votre présence. Je partage avec vous ce déluge d'invectives et je suis tout aussi innocent. Madame, en montrant Gelna, a voulu

s'amuser en vous apostrophant. On a eu l'indignité de l'accuser, vous, moi et d'autres qu'il est inutile de nommer, d'avoir participé à la débauche la plus effrénée. Nous pouvons tous donner un démenti solennel à cette calomnie, inventée pour dérober à une juste censure des personnages que le temps dévoilera un jour. Dans ces méprises, le seul à plaindre est Fessinot, car il a été le jouet du libertinage. Il vous doit des excuses et vous lui devez de l'indulgence. Après ces mots, prononcés vivement, le vicomte de Sabar offrit la main à la marquise, salua et sortit avec Fessinot, laissant un vaste champ aux entretiens pour ou contre ce qu'il venait d'affirmer.

BAL

Les scènes qui avaient suivi les calomnies mises en circulation avaient été trop violentes, elles pouvaient exciter à des enquêtes trop sérieuses pour qu'on ne s'empressât pas de les faire oublier. Aussi Lauréda, la première, proposa de donner un bal dans la maison du Faubourg et d'y inviter ce que la ville offrait de plus élégant et de plus distingué. Quelque événement naîtrait de cette nombreuse réunion des deux sexes, et une anecdote ferait perdre le souvenir de l'autre.

Une décade entière fut employée aux préparatifs de la fête ; les salons furent ornés avec une somptuosité et un goût exquis. Le jardin offrait aux amants des retraites charmantes. On n'avait illuminé qu'autant qu'il le fallait pour guider

leurs pas dans les berceaux de jasmin et de roses. Des lits d'un gazon frais invitaient à s'y reposer. On avait ménagé, à droite et à gauche, une petite issue couverte par une contre-allée, au moyen de laquelle on pouvait s'échapper dans les sinuosités et tromper la curiosité des importuns. On rencontrait, çà et là, des amusements propres à distraire les contemplateurs : c'étaient, ici, un jeu de bague ; là, une balançoire ; plus loin, des courses à pied, à cheval. Des baladins faisaient rire par leurs tours de souplesse et, dans le centre d'un bosquet bien éclairé, se trouvaient nombre de petites boutiques charmantes ; elles n'étalaient d'autres marchandises que des nœuds de rubans à tous les usages, des bonbons, des pâtisseries délicieuses, etc., mais les marchandes étaient mises avec une propreté, elles avaient tant de grâce et d'es-

prit que plus d'un chaland s'offrit de bon cœur d'entrer de moitié dans leur commerce.

Après quelques tours de danse et avoir fait admirer la richesse, le bon goût de leur costume et leurs grâces, Zoloé, Volsange et Lauréda prirent aussi possession d'un comptoir. Ce fut dans ce costume que Zoloé fit la conquête d'un capitaine italien, Lauréda celle d'un colonel espagnol et Volsange d'un milord anglais. Le désœuvrement avait porté à la fête ces messieurs fraîchement débarqués de l'Italie, d'où ils étaient venus ensemble. Ils se persuadèrent qu'ils pouvaient sérieusement mettre leur enchère sur toutes les babioles qu'on offrait à leurs yeux. Mais c'étaient bien moins les joujous et autres bagatelles dont ils enviaient l'acquisition que les charmes des aimables personnes qui les vendaient. A peine permirent-ils à

d'autres amateurs de les mettre à prix. Ils firent rafle sur tout, et il leur fallut payer le dos des commissionnaires pour emporter leurs achats. Les boutiques se trouvant vides, il était naturel de proposer à ces dames un tour de promenade, elle fut acceptée. Si la chaleur de ces étrangers dans leurs emplettes les avait amusées, elles le furent bien plus de leur conversation. Ils écorchaient péniblement le français, et ils n'en étaient que plus ardents à parler. Ils voulaient plaire et séduire. Cela ne se fait pas sans des paroles.

Les trois fausses marchandes pouvaient s'exprimer aisément dans la langue de leurs adorateurs, mais les rusées trouvaient quelque chose de très piquant dans les tournures singulières de leurs phrases et dans leurs manières. La nuance qui établit une différence dans le

caractère national était trop tranchante pour ne pas produire un contraste très plaisant. Mais ce qui aiguillonnait le plus la curiosité de ces dames, c'était de savoir à quoi ces empressements les conduiraient. L'Italien lorgnait quiconque paraissait remarquer sa compagne; l'Espagnol formait un duo de paroles et de soupirs; l'Anglais, plus franc, moins accoutumé à se contraindre, en deux mots fit ses conditions à Volsange. Elles étaient magnifiques. La belle refusa de s'expliquer ; la recette est infaillible pour irriter les désirs. Les soupirants de Zoloé et Lauréda n'avaient pas fait le tiers de chemin, quoique plus enflammés mille fois que le noble lord. Le jour allait paraître; ces dames annoncèrent leur retour, les cavaliers offrirent leur voiture. Quelle fut leur surprise d'entendre ces marchandes appeler leurs gens et de

voir accourir de magnifiques *officieux* avec de superbes équipages!

Lauréda part avec Zoloé pour sa maison du boulevard. On s'empresse en vain de demander la permission de leur rendre des hommages : les belles ne répondent que par un salut extrêmement affectueux et ordonnent qu'on accélère leur retour.

ÉVÉNEMENTS DE BAL

L'opiniâtreté que ces nouveaux amants avaient mise dans leurs attentions avait empêché les trois amis de prendre aucune part à ce qui s'était passé dans les autres parties de la maison. — Je suis excédée de fatigue, dit Zoloé en se jetant sur le duvet d'une moelleuse ottomane. Lauréda s'y plaça nonchalamment à ses

côtés. — Tu conviendras, ma chère, que notre étoile nous a mal servies cette soirée. — Pourquoi, s'il vous plaît? répond Lauréda; est-ce que ton Italien ne promet pas beaucoup? — Oui, assez, mais cela est d'un ton monotone! Pourquoi aussi cette obstination à diriger tes pas dans les endroits les plus isolés? Oh! tu conserves le goût de ton terroir; et cette folle de Volsange avec son illustre Breton, n'en est-elle pas déjà aux préliminaires? Sachons au moins à quoi nous en tenir sur les amusements de tes invités. Lise, sonnez la Tour. La Tour paraît. — Eh bien, drôle (expression d'amitié dont on honore les laquais favorisés), as-tu bien employé ton temps au bal? — Parfaitement, madame. — Combien de bancs de gazon ont-ils gémi sous le poids de ton amour? — Aucun, madame. Je ne me suis occupé que des événements. — Cer-

tainement, et tout le monde en a fait de même. — La danse n'a pas duré trois heures. Madame ne s'est pas absentée, sans doute? — Vraiment non, mais la migraine m'a conduite à l'écart; d'honneur, je ne me suis nullement occupée des plaisirs. — Vous ignorez donc?... mais non, j'allais vous ennuyer. — Je ne sais rien, ni Lauréda, te dis-je, parle. — Cette pauvre Gelna! beaucoup la plaignent, mais plus en rient. Elle était au bal, parée comme une madame, riche comme une boutique de joaillier juif. Ses trente mille francs de pierreries jetaient un feu qui éblouissait, éclipsait, dépitait toutes les belles. En valsant, pirouettant avec un danseur maladroit, la petite fait une chute et s'évanouit. Mamamouchi accourt avec des sels. Le danseur l'écarte et prétend qu'il faut de l'air et rien de plus. Il la soulève et

l'emporte avec vélocité dans le bosquet. Les ronds se reforment, et on continue à danser. Mamamouchi se hâte inutilement de suivre sa sultane. Le danseur robuste et alerte s'est enfoncé dans le fond du bois. Le mouvement, l'attouchement des feuillages humides de rosée raniment les esprits de Gelna : elle veut crier. — Comment, madame! me faites-vous l'injure de me prendre pour un brigand ? Je m'empresse de vous procurer tous les secours, et vous allez croire que jo m'insurge contre votre honneur! vous en multipliez trop les preuves chaque jour, pour que j'ose y attenter. Calmez-vous, un peu de repos va vous rendre à la société qui ne saurait longtemps se priver de vos charmes.

Tout en l'adulant ainsi, le galant gagnait du terrain. Enfin, le voilà dans un coin très éloigné dont il connaissait appa-

remment, l'isolement. — Bon, asseyons-nous, ma reine, et surtout point de bruit. Combien tu m'as ravi, mon ange, dans cette délicieuse soirée ! car c'est toi, je te reconnais ; il y a longtemps que nous avons fait ensemble nos premières armes. — Ah ! vous êtes l'un des héros de la pièce et nous datons de vieille connaissance ! A merveille. Qui vous a dit, monsieur, que je partage le déshonneur de cette orgie? — Le public, madame, mes yeux, votre son de voix, votre taille, et, mieux encore, cette ivresse dans la jouissance, ce ravissement, ce talent unique à faire renaître, prolonger la volupté, à la porter dans tous les sens ! Ah ! je t'en supplie, répétons sur cette herbe tendre un des rôles intéressants de cette nuit éternellement présente à ma mémoire. — Non, dis-je, non. Vous abusez de ma faiblesse, mais

ne la poussez pas à bout. — Ni les prières, ni les larmes, ni les menaces, rien ne peut contenir la fougueuse ardeur de l'assaillant, il la renverse sur le dos. La flèche va frapper la victime. Que dis-je? l'inflexible Gelna devient elle-même le sacrificateur; elle perce de son poignard, du poignard enrichi de diamants qu'elle portait à sa ceinture, comme les sultanes, l'aignillon dirigé sur elle.

Le malheureux tombe à demi mort sur le trône même du plaisir. Bientôt revenu de son évanouissement: — Cruelle! que t'ai-je fait que de t'aimer excessivement? As-tu bien eu le courage de me priver du seul organe qui me fait encore chérir l'existence? Achève-moi, ôte-moi le souffle de vie inutile à laquelle ta barbarie m'a réduit. Hélas! je le vois, le Ciel, tôt ou tard, accomplit ses oracles: j'ai péché, et c'est sur l'instrument même du péché

qu'il exerce sa justice. Miséricorde! quelle angoisse! Je me meurs! Pacôme, infortuné Pacôme, c'était lui-même, à quelle triste fin t'a réservé la vengeance divine! — O ciel! Pacôme!... Pacôme, ce vil corrupteur de l'innocence, ce ministre prévaricateur qui le premier m'initia dans les mystères du crime, qui affermit mes pas timides dans l'habitude du vice, qui étouffa mes scrupules et m'apprit à ne rougir de rien! — Lui-même. Sois satisfaite: je t'ai offensée et j'expire par tes mains. — O vis. Je ne demande ni ton sang, ni ta mort. Voilà de l'or, voilà des bijoux, tout ce que je possède, qu'ils servent à prolonger tes jours. — Vains secours! le coup mortel m'unit à l'éternité. Adieu. Un instant après, il expire dans les convulsions les plus horribles. Gelna a été ramassée sans connaissance à quelques pas de ce tra-

gique événement. C'est d'un de ses gens que je tiens ces détails. Elle paraît affectée au dernier point. Elle ne veut admettre ni Mamamouchi, ni le plus ancien de ses favoris pour la consoler. On craint que la belle renonce à la société et n'aille pleurer au loin sa vertu sacrifiée et son homicide.

La marquise de Mirbonne apprêtait à rire pendant cette catastrophe lugubre. Follement éprise d'un débutant à la Comédie-Italienne, elle le traînait partout en triomphe. Fière d'avoir à ses côtés le bel histrion, et celui-ci bouffi de l'honneur qu'il avait d'être le sigisbée d'une marquise, ils ne se quittaient pas d'une minute. Point de danse, cette fois. On veut être tout entière à son idole. La promenade est magnifique ; les allées sont d'un sombre propice aux larcins amou-

reux. Une petite grotte par-ci, un berceau bien fourré par-là, que de reposoirs pour l'amour! Très bien! Mais en femme d'expérience, un peu d'exercice développe les esprits, donne de l'énergie au physique, le féconde, le double, le triple, que sait-on?. —. Allons, mon ami, une partie de balançoire; et la voilà avec son Adonis, poussant en avant, en arrière, haut, plus haut encore, se levant, s'allongeant, se baissant, élançant son corps, approchant genoux contre genoux, les éloignant, rendant mouvement pour mouvement, saut pour saut. Grand cercle de spectateurs à lorgnettes, sur la place. Mais l'admirable invention pour les dames que des caleçons! Et qu'est-ce que l'aperçu de la superbe tournure d'une jambe, d'une cuisse, auprès du voisinage... vous m'entendez; revenons, nos balanceurs sautent tant et si bien, et si fort, qu'un

coup de jarret du jeune homme, animé par le jeu, brise l'une des cordes qui suspendaient la nacelle, le voilà en bas, et la marquise élancée en l'air qui s'échappe en diagonale, comme une fusée, et qui tombe à la Garnerin, en parachute de jupons. Oh! là, là! Oh! là, là! Elle est perdue! Une si belle femme! Et tous les bras se jettent en l'air pour la sauver. Un homme dont la stature et les muscles saillants annoncent la mâle vigueur, ferme comme une colonne, allonge la main, saisit le corps, gagnant au plus vite le centre de gravité, et l'arrête à deux pieds de terre, comme une poupée. Cet homme, vous le devinez sans doute, est le robuste Parmesan.

Parmesan au bal! Pourquoi non? Vous avez donc oublié que le fameux souper avait fourni, pendant vingt-quatre heures, matière aux conversations de toute la

ville; que la marquise, malgré le démenti solennel du vicomte de Sabar, n'avait pu dissuader le public, injustement prévenu, qu'elle y était l'une des figurantes? Parmesan a des oreilles comme un autre, un estomac qui digère vite, des sens faciles à enflammer, et pourtant longtemps affectés. Pouvait-il ne pas désirer vivement de connaître l'héroïne à laquelle il était redevable d'un souper délicieux et d'une séance de plaisirs savourés avec une ardeur impossible à décrire? La curiosité l'avait conduit là. Le même motif y avait fait courir l'imprudent Pacôme. Ivre de son amour, celui-ci avait osé se donner en spectacle, en dansant avec la divinité qu'il s'imaginait être celle du temple de Cythère. Mais les dieux de la terre ont leurs caprices comme celui du ciel. Un feu lent et favorable consume l'offrande d'Abel; elle est agréée du Seigneur; celle

de Caïn est dévorée par la foudre et rejetée. Ainsi fut le téméraire Pacôme. Puisse Parmesan ne pas éprouver sa déconvenue !

Il dépose dans un fauteuil la partie matérielle de la marquise, car pour ses esprits, ils s'étaient envolés dans les régions inconnues. Debout devant elle est une foule d'empressés bourdonnant mille questions : — Est-elle blessée ? — Vit-elle ? — Lui a-t-on administré les secours ? — Délacez son corset, dit un vieux célibataire à l'œil lascif. — Ses hanches sont trop serrées ! ajoute un petit mutin à habit juponné, à pantalon de matelot, à moustaches de sapeur. Ma parole, c'est là le mal ! en étendant la main pour prêter son ministère. — Bien, mon petit mignon, lui dit Parmesan en lui donnant une chiquenaude sur les doigts. — Le brutal ! il m'a brisé les os ! Ahi ! ahi !

ahi ! — C'est bien fait ! s'écrient les uns. — C'est affreux ! s'écrient les autres. — Un si tant joli jeune homme, ajoutent les dames, le voilà estropié, peut-être, — Qu'on saisisse le drôle ! et le drôle paraît de marbre. La fermentation augmente. Qui, quoi, quel accident? Une femme tuée, un homme assommé ! Un capucin assassiné ! Plus de danse, on accourt sur la place. On se presse, on se heurte ; c'est une confusion pire qu'une séance législative du soir. — Éloignez-vous, messieurs, retirez-vous, mesdames, s'écrie Parmesan d'une voix de tonnerre. Vous l'étouffez, Ce n'est rien que de la frayeur. A ce tumulte, à ces cris de stentor, la belle ouvre enfin les yeux. — Messieurs, je n'ai point de mal, un peu d'air. Quelqu'un m'a sauvé la vie? ajouta-t-elle avec des yeux qui interrogent les spectateurs. — Le voilà, répond un ancien militaire,

c'est ce brave citoyen. — Quoi! c'est vous, monsieur? en toisant de la tête aux pieds son sauveur. Il me semble que ce n'est pas le premier service que ma gratitude doit reconnaître, monsieur? —Ah! madame, répond Parmesan avec feu, ne parlez pas de récompense, elle est dans mon cœur. Il n'est rien qui vaille le bonheur d'avoir pu vous être utile. Il n'est personne ici qui n'envie mon étoile. — Vous êtes bien obligeant, monsieur. Donnez-moi la main, ajoute-t-elle d'un ton extrêmement touché, je voudrais rejoindre ma voiture. Et voilà Parmesan qui fend la presse, fier comme un triomphateur romain.

Le flot des curieux s'amoncelle sur le passage. On se demande quelle est cette belle femme, quel est l'homme superbe qui l'accompagne. Les lis de la pâleur avaient remplacé l'incarnat qui colorait

les joues de la marquise et ajoutaient à l'intérêt qu'inspire une très jolie figure. Parmesan avait le teint animé et un air de satisfaction qu'il était impossible de ne pas remarquer. Le joli petit-maître, favori en titre avant l'échappade de la balançoire, suivait en silence : la plus sombre jalousie était peinte dans tous ses mouvements et lui donnait une physionomie bouleversée et presque hideuse. — Oubliant la foule tumultueuse qui s'étouffait pour la voir, la marquise dit à son cavalier : — Par quel heureux coup du sort, monsieur, se fait-il que vous vous soyez rencontré là pour me sauver? Sans vous, meurtrie et disloquée, je n'existerais que pour les douleurs. Combien je me félicite dans mon accident d'avoir pu intéresser un si aimable homme. — Vous me flattez infiniment, madame. Peut-on vous voir et ne pas

épouser vos peines et vos plaisirs? Je vous dois même plus que vous ne feignez de le croire. — Point de compliments, monsieur, ils ne m'apprennent pas à qui je suis tant redevable. — Ah! madame, pourquoi vous obstiner à vous dérober à ma vive reconnaissance? Accordez-moi, je vous supplie, de déchirer le voile sous lequel vous voulez vous soustraire à mon tendre souvenir. Ne sais-je pas que c'est à vous que je dois le bonheur le plus ravissant, le plus complet qui ait jamais embelli mon existence?... — Que signifie ce langage, monsieur? de qui parlez-vous?... Le service que vous m'avez rendu vous permet-il de m'offenser? Si je ne craignais le ridicule, croyez que je vous punirais sur-le-champ de votre lourde méprise et que je vous apprendrais à réprimer votre indécente familiarité. — O ciel! moi, vous offenser! je donne-

rais ma vie entière pour vous épargner un soupir. Permettez-moi de vous accompagner jusqu'à votre hôtel et de me justifier... Et les voilà à la porte du jardin.

— C'est bien elle, dit quelqu'un qui s'approchait. — Mais oui, répond un autre; la marquise de Mirbonne! Quel est le cavalier de bonne mine qui l'escorte? — Ne me trompé-je point? Non, ma foi, c'est mon frotteur. Certes, la rencontre est charmante, ajoute le curieux en éclatant de rire. Ce trait plaisant manquait à l'histoire de la joyeuse soirée. — Approchons, mon ami, félicitons la jolie frotteuse. — Bonsoir, belle marquise! — N'est-ce pas Mirval? en le cherchant des yeux. Bonsoir, chevalier, vous ne faites que d'arriver? — Tout à l'heure, madame, le vicomte de Sabar m'a retenu. — Ah! vicomte, je ne vous apercevais pas, ces illuminations don-

nent une fausse lumière qui trompe les yeux. — Cela est vrai, ajoute Mirval en appuyant ; tenez, je ne reconnaissais pas mon frotteur. Eh ! bonsoir, mon ami. Diable ! je ne suis plus étonné que tu négliges mes appartements. Monsieur préfère les grands plaisirs à ses pratiques, et les pratiques préféreront l'homme assidu à Parmesan. — Monsieur, répond celui-ci, outré de l'impertinence, je ne vous dois pas compte de ma conduite. Le respect que je voue à madame ne me permet pas d'autre explication. Et s'approchant de l'orgueilleux *juponné :* Chacun aura son tour. Vous me rendrez raison de votre conduite, ou je vous frotterai les reins. S'adressant à la marquise : Je ne saurais, madame, vous remettre en de meilleures mains... Souffrez que je me retire. Il la salue et pétrifie le déconcerté Mirval par un

regard terrible. Celui-ci ne se piquait pas d'intrépidité; l'autre en avait donné des preuves honorables dans un temps où l'on faisait un crime de la reconnaissance. Il avait osé se mettre entre l'autorité qui régnait alors et l'innocence opprimée, et la défendre, la sauver au péril de sa vie. Ce courage vaut bien celui d'un insolent fanfaron; il porte un cachet qui fait trembler le lâche.

VISITE. — ASSEMBLÉE

Le baron d'Orsec s'était présenté inutilement chez Zoloé; il n'avait pu la rencontrer. La fatigue des jours précédents l'avait enfin consignée pour quelques heures de plus dans son hôtel. Expliquer en deux mots ses propositions, les

accepter de même, telle est la méthode des gens comme il faut pour conclure un mariage ; il en fut de même de celui de Zoloé avec le baron. La conversation avait changé d'objet ; le baron prenait congé de sa future, lorsqu'un laquais annonce l'empressé amoureux de la veille. D'Orsec connaissait parfaitement le prince Guilelmi et en était aussi bien connu. Cela le retint une minute, puis il disparut.

Après le cérémonial ordinaire, des excuses et des plaintes sur l'incognito d'hier, des félicitations et des assurances de respect, et mille autres lieux communs aux galants, on se quitte pour se retrouver chez Volsange.

Lauréda avait reçu aussi son Espagnol. La reconnaissance avait animé et prolongé l'entretien ; il ne fut interrompu que par la présence de Zoloé. — Il me

fâche, dit-elle avec ce sourire qu'elle sait rendre si gracieux, de vous séparer. Il lo faut, nous nous réunirons chez Volsange. et j'imagine, monsieur, que vous achèverez là les cent mille questions qu'il vous reste à vous faire. Dom Fernance étant sorti, d'Orsee est venu. — Eh bien? — Le mariage est conclu. — Les conditions? — Point. Des conditions? En vérité, tu rêves! Se rendre esclave l'un de l'autre! Il faut avoir perdu la tête. Non, chacun reste maître de ses volontés et actions. Il n'y a de commun que le nom et le logement ; du reste, les beaux dehors de la plus parfaite intelligence, un simulacre d'amour ou d'amitié. — A-t-il percé le mystère de mes petites fredaines? — Tu plaisantes. Il m'épouse avec mes faiblesses; et pourvu qu'elles n'éclatent point, qu'elles n'identifient point son nom de guerrier invincible

avec celui de c... ; ce mot-là me répugne, passons là-dessus. Tiens, Lauréda, je veux désormais être la prudence, la circonspection, l'honnêteté mêmes. — Te voilà donc convertie? — Tu ne veux donc pas m'entendre? — Ah! oui, sauver les apparences, n'est-ce pas?

— A déjeuner, Dubuisson! et un chocolat à la Tortoni; restaure ces dames; Suzanne, nos toilettes! Et les voilà, au bout de deux heures, parées, belles comme Vénus même. Les chevaux volent chez Volsange avec ces dames.

Mille baisers, mille tendres inquiétudes sur le sommeil, le réveil. Bon; point de maux de tête, point de rêves affreux. Enfin, on aperçoit Milord, ou plutôt on l'avait aperçu le premier, ce n'était pas son tour. Milord ici, si matin! et il est deux heures!

Milord, accoutumé à se lever avec le

père du jour, dès sept heures s'était présenté à la porte, avait harcelé suisses, laquais, suivantes, et jusqu'au cocher ; enfin jurant, pestant, allant, revenant vingt fois, il est admis à dix heures. Sa mauvaise humeur égalait son impatience ; mais semblable au soleil, lorsqu'il perce les nuages d'un jour sombre, Volsange, d'un mot, d'un sourire, avait déridé ce front sourcilleux. Des baisers refusés d'abord, ensuite accordés, puis rendus, avaient scellé la réconciliation. Les yeux de Milord exprimaient un air de satisfaction ; ceux de Volsange animés, une toilette un peu en désordre, un coloris vif prouvaient qu'on ne s'en était pas tenu à de simples préliminaires. Mille plaisanteries assaisonnent la conversation et remplissent l'espace qui reste à parcourir pour arriver au dîner. Milord, invité, reste. Il avait pris posses-

sion, il n'y avait plus d'étiquette à garder. Enfin, on entend le fracas des voitures, des portes : on annonce Dom Fernance, et peu après le prince Guilelmi. Le dessert est à peine commencé; n'importe, on passe au salon.

Il est bientôt rempli par une foule de femmes et d'hommes, les plus élégants et les plus à la mode. La légèreté et surtout la bizarrerie des vêtements, l'air sémillant, étourdi de toutes ces têtes s'agitant, grimaçant, réfléchies dans les glaces, les riches éventails jouant sur les figures des belles, produisaient une variété très divertissante. A travers une recherche infinie de parure, les coquettes avaient si bien ménagé des vides, la gaze était si transparente, le maintien si engageant, l'œil si fripon, le propos si badin, que le spectateur le plus novice eût compris qu'on ne se rendait là que pour préluder

à l'embrasement des sens et en assouvir ensuite toutes les fougues.

On s'asseoit enfin. Les tables sont garnies. Ici la scène change. Le silence, un air soucieux succèdent à ces physionomies si épanouies, à cette évaporation si bruyante. Volsange avait arrangé les parties de jeu : Fernance, Guilelmi et Milord avaient l'honneur de former celle des trois amies. Mirval, d'Orbazan, Sabar se consolaient d'un autre côté avec des remplaçantes. Ils s'apprêtaient à rire aux dépens des nouveaux adorateurs de leurs vieilles habitudes. Il y avait en effet de quoi s'amuser en voyant la prodigue générosité de Milord, dont les guinées roulaient avec rapidité vers celles de Volsange; les contorsions de l'Italien à chaque chance malheureuse et l'air grave de l'Espagnol dans la bonne et mauvaise fortune. Quelques bourdons oisifs circu-

laient çà et là et paraissaient faire diversion à la triste monotonie des joueurs. En moins de deux heures, les trois fédérées font une rafle complète sur l'or de leurs adversaires. Milord avait perdu quatre mille louis sur parole, et il ne s'arrêtait pas. Il fallut que ces dames missent un frein à cette fureur. — Leur bonheur, disaient-elles, était trop opiniâtre. Il n'y avait pas de générosité à battre des vaincus. Elles se savaient mauvais gré de les avoir engagés dans une partie si malheureuse. La fortune ne les favorisait tant que pour les maltraiter une autre fois... Elles n'avaient jamais été heureuses...

Cependant tous ces beaux propos, débités avec le ton de sensibilité le plus naturel du monde, ne rendaient pas aux perdants leurs pistoles, elles étaient passées devant la bourse des âmes compatissantes de Zoloé, Volsange et Lauréda.

Les étrangers disparurent les premiers. On n'est guère amoureux quand on a joué sa ruine. Le sombre désespoir vous obsède, et il faut que la main du temps en détruise les noirs accès. D'Orbazan, Mirval et Sabar partagèrent, dans un excellent souper, la bonne humeur de ces dames et ne les quittèrent qu'après avoir épuisé, dans leurs bras, les réservoirs de la jouissance.

Ainsi se termina cette journée sans autres événements que trois personnes ruinées, un festin et une nuit charmante pour les trois amies.

PARTIE DE CAMPAGNE

Milord avait revu son banquier. Ces messieurs-là sont honnêtes dans ce pays-ci, ils vous obligent volontiers pour de

l'argent. Ainsi, au moyen d'un intérêt un peu plus fort et de quelques bijoux déposés en nantissement, d'autres rouleaux de louis vinrent encore meubler la poche de Forbess et lui rendre sa bonne humeur et son amour ; l'Espagnol avait aussi employé la même ressource, Guilelmi en avait trouvé une dans l'espièglerie suivante :

Il avait connu à Milan un vieux juif nommé Piroto. C'était bien l'homme le plus complaisant de toute sa tribu. Jeunes gens qui voulaient se soustraire à l'économie de leurs pères, femmes au joug de leurs maris, moines qui avaient enlevé la caisse du couvent, domestiques qui avaient dépouillé leurs maîtres ; il accueillait bénignement, protégeait toutes les classes de la société, et plus d'un prince italien, d'un illustre cardinal s'étaient trouvés heureux d'avoir recours à son crédit et à

ses immenses richesses : or cet honnête homme avait quitté Milan lors des premiers troubles et s'était fixé à Paris. Sa fille, follement éprise de Guilelmi, l'avait déterminé à s'établir dans cette capitale, où son amant avait été envoyé en ambassade. Guilelmi, à force de souplesse et de circonspection, avait su captiver les grâces de l'enfant de Jacob, et la révolution ayant brisé toutes les lignes de démarcation de prince et de sujet, de juif et de gentil, rien ne s'opposait à la proposition de mariage du prince à la gentille héritière de Piroto.

Elle fut agréée avec reconnaissance. On ignorait les liaisons et les pertes du rusé Italien. On remit à trois mois les engagements définitifs ; il ne fallait guère moins que ce temps pour obtenir les papiers nécessaires à Guilelmi.

Le lendemain de son échec, à la pointe

du jour, il arrive chez son futur beau-père. Surpris de le voir si matin, on lui demande ce qui l'amène : — Une affaire de la plus haute importance. Le gouvernement a admis ma soumission pour fournir l'armée d'Italie. Il y a des bénéfices immenses à faire ; voulez-vous être de moitié ? parlez. — Pourquoi non ? répond le bon israélite en se frottant les mains. — Il y a, ajoute l'Italien, une seule petite condition que mon amour et non l'intérêt me fait regarder comme indispensable. Vous me passerez promesse de me donner votre aimable fille en mariage à l'époque convenue, à peine de trois cent mille francs que vous déposerez chez un notaire et qui m'appartiendront, s'il y a obstacle de votre part à l'union projetée. — Et si l'obstacle vient de vous, monsieur le prince ? — De moi ! cher Piroto. Ah ! vous ne connaissez pas la pas-

sion qui m'enflamme pour l'adorable Déborah. Rien ne saurait la ralentir. En supposant que vous craigniez ces difficultés de ma part, eh bien! votre dépôt vous est rendu et vous en disposez.

La vue d'un gain présent et incalculable l'emporte sur les craintes de l'avenir. Un extrait de l'acte de dépôt est expédié et remis dans les mains de Guilelmi, et avec ce titre important, deux cent mille francs lui sont comptés par un officieux banquier, à condition que les autres cent mille francs lui appartiendront pour risques, intérêt, etc. La spéculation était d'un succès certain. Car si les difficultés naissaient de Piroto, il perdait ses trois cent mille francs, et s'il n'y en avait point, la dot de la belle juive était hypothéquée en nantissement du prêt. Il n'y avait qu'une chance à courir pour le bailleur : c'était l'hypothèse où Guilelmi

eût été assez insensé pour refuser lui-même de réparer sa fortune, en contractant l'engagement promis. Or c'est ce qu'on ne pouvait raisonnablement supposer. Ainsi avec ses deux cent mille francs dont il consacre une partie à acheter une commission de fournisseur et l'autre à remonter sa maison, Guilelmi reprend le train de prince et peut se présenter de nouveau sur la ligne des concurrents qui aspiraient aux faveurs de la chère Zoloé.

Ce fut chez elle que Milord arrangea, avec ses dames et les favoris en activité, une promenade champêtre à quelques lieues de Paris. Forbess y a métamorphosé l'abbaye de B...., dont il s'est rendu acquéreur, en une charmante habitation. La maison est magnifique, les jardins sont vastes et agréables, les alentours délicieux ; le noble lord a ajouté à tout cela des embellissements de tous

genres, surtout dans le goût anglais et italien. Au château sont attenants un parc bien planté, bien peuplé, des étangs très poissonneux, un terrain considérable couvert de vignoble et de riches moissons. Malgré sa dissipation, Forbess aime la culture, l'entend et s'y livre dans ses moments de calme. Un si beau domaine ne devrait-il pas combler tous les désirs de son heureux possesseur ? Mais non, rien ne suffit aux goûts dépravés et inconstants des hommes, ils préfèrent courir après un vain fantôme de félicité qu'ils ne saisissent jamais.

La frivolité de ces femmes ne les empêcha pas d'exprimer vivement leur surprise en arrivant dans cette riante retraite. Le bon ordre et la magnificence des appartements, l'art de la culture porté au plus haut degré, la diversité des promenades, les perspectives, les

bosquets, les ombrages excitent leur enthousiasme.

Rien, en effet, n'est plus propre que la nature parée de tous ses charmes à produire dans les âmes engourdies des sentiments d'admiration. La chasse, la promenade, la danse, la pêche, la liberté et la bonne chère, tels sont les amusements des oisifs dans une campagne : ils furent ceux de la société, plus les jouissances privées dont nous ne disons rien.

A QUOI ON NE S'ATTEND PAS

On avait fait de longues excursions ; le soir, longue veille et, la nuit, longue séance de volupté : ces dames n'étaient pas visibles à midi. Les trois adorateurs, en attendant leur lever, s'étaient réunis et, pour tromper leur impatience, s'é-

taient acheminés vers le bois. Insensiblement, la conversation s'anima, se prolongea ; le sujet en était riche, intéressant. Le voici mot pour mot :

— Zoloé est charmante, dit le prince italien. Si on pouvait lui faire un reproche, ce serait d'outrer le luxe et l'appareil ; et encore pourrait-on l'excuser en considérant sa fortune et la brillante destinée qu'on lui prépare. — Vraiment, dit Milord, on parle de son mariage avec le baron d'Orsec. — Lauréda m'a confié ce secret, dit gravement l'Espagnol. Conçoit-on une pareille union? — Je vois bien, reprend l'Italien, que vous ne connaissez pas le baron. Cet homme ne rêve que la gloire et tous les genres de gloire. Il ne se borne pas à être un autre César, un Périclès, un Solon. Il veut donner au monde l'exemple de toutes les vertus qui ont honoré l'humanité. Téméraire dans

les combats, c'est pour montrer au soldat le chemin de la victoire. Impénétrable dans le conseil, il ne rassemble les opinions que pour perfectionner la sienne, et celle qu'il adopte est toujours la meilleure ou la plus heureuse. L'avenir se déroule devant ses yeux. Il sera tout ce que lui permettra d'être le destin de sa patrie. Il ne travaille que pour son bonheur. Il irait à l'extrémité de la terre moissonner de nouveaux lauriers, pourvu qu'ils concourussent à la prospérité de son pays. — Le gouvernement actuel est d'une absurdité palpable : il l'admire et le craint, mais le peuple ne voit en lui qu'un héros; ce héros le sauvera; le plan de son bonheur est tracé dans sa tête; tôt ou tard, il le mettra à exécution; les gens de bien soupirent après cet heureux moment.

Milord. C'est le seul homme dont la

nation anglaiso redoute la politiquo, la valeur et la sagesse. Mais nous avons Pitt, et quelques guinées de plus ou do moins pourraient bien nous en délivrer. — *L'Espagnol.* Que dites-vous, Forbess? C'est affreux; non, le peuple anglais est trop généreux pour désirer l'emploi de moyens aussi lâehes. — *Forbess.* Ne vous ai-je pas nommé Pitt? — *L'Italien.* Pitt échouera dans ses complots. Le génie de la France et sa sagesse le protègent. Mais si vous ne devinez pas le but du mariage en question, le voici : tous les partis, en Franee, se croisent, se ehoquent, aueun point de ralliement. Celui qu'on appelle aristoerate abhorre la domination des hommes qui sont eouverts de erimes et de sang. Le foreené démagogue est irrité de voir qu'on ose l'emmuseler et que les prépondérants l'abandonnent à son ignominie. Les peu-

reux, les indifférents, qui forment le plus grand nombre, invoquent un seul maître qui joigne le courage aux lumières, les vertus aux talents, et ils trouvent tout cela dans d'Orsec. Son mariage avec Zoloé lui attache une classe proscrite. L'éclat de ses victoires ne permet pas à la malveillance de s'en offenser. Il a fait ses preuves de justice et d'honneur envers tous les partis : tous l'estiment, le révèrent comme un ami et un homme supérieur. — *Milord*. Qu'il en soit ce qu'il plaira à la fortune, je ne veux pas m'en fatiguer ici. Me voilà en France : si la paix y règne, je serai citoyen de France, sinon je reverrai mes dieux pénates. Je ne connais d'Orsec que par sa réputation et ses triomphes. Il ne peut que protéger tout homme ami de la paix et de l'ordre public. Quant à moi je ne veux que jouir. Peu m'importe sous quel

pilote arriver au port, pourvu que j'y parvienne sans tourments et sans naufrage.

L'Italien allait reprendre le fil de son discours, mais l'amoureux Espagnol le fit arrêter en lui rappelant que ces dames devaient être visibles et qu'il était temps d'aller leur faire la cour.

SCÈNE ANGLAISE

Ces dames étaient levées depuis longtemps et très impatientes. L'humeur se peignait dans leur physionomie; quelques baisers, les sallies de Milord au déjeuner, les protestations de Fernance et l'empressement de Guilelmi la firent disparaître. Les cieux étaient sans nuage, pas un souffle d'air, l'ardeur du soleil

ombrasait l'atmosphère; les dames n'avaient garde de s'exposer à ses rayons. Le relâchement du genre nerveux invite au repos. On préfère donc de ne rien faire et de causer. On parle de romans : matière intarissable pour l'éloge et la critique. La pétillante Volsange se déclare contre l'anglomanie. Elle réduit en poudre tous ces pompeux galimatias d'invraisemblances, entassés dans les romans modernes, ressassés sans cesse et travestis par nos auteurs d'un jour. Ces tours, ces souterrains, ces descriptions hideuses, ces tourments qui n'ont jamais existé que dans les cervelles dérangées des romanciers, lui paraissent autant d'insultes faites au bon sens. Forbess soutient l'honneur de la littérature anglaise, il a pour lui l'opinion de Zoloé et celle de Lauréda. Guilelmi et Fernance se renferment dans la neutralité.

L'amour-propre de Milord est atteint au vif. Il promet de s'en venger et il tient parole.

On se rappelle que son habitation fut jadis un couvent, il y avait des souterrains, et cela pour cause : ils n'ont pas été comblés. En moins de soixante heures, les batteries sont dressées, les rôles distribués ot la pièce jouée. Le dénouement doit être terrible; personne d'initié au mystère, ni Lauréda, ni Zoloé, ni leurs *agréables*. Mais un mot sur lo dîner.

Jamais on n'avait étalé tant de magnificence qu'à ce festin; on y avait prodigué les productions les plus délicates do toutes les parties du monde. Bacchus lui-même semblait y avoir présidé et pour le choix des vins et pour l'ambroisie des liqueurs. Elles coulaient avec une abondance, avec une suavité à

laquelle il était impossible de résister. Le dîner se prolongea longtemps et délicieusement.

Rien de plus souverain, pour en calmer la conflagration, que la fraîcheur des bois, la Faculté l'a dit et l'expérieuce l'a prouvé. On s'achemina donc sous le paisible ombrage des chênes et des hêtres, chaque dame escortée de son cavalier. Peu à peu, les couples se divisent, s'isolent; le besoin s'enflamme, on meurtrit la verte fougère, on recommence, on se repose; puis on pense à se réunir. Milord se lève, donne la main à sa compagne. Volsange aperçoit au clair de la lune des ruines. — Ceci, dit-elle, dépend de l'abbaye? — Certainement, répondit Forbess : je tiens de mon intendant que c'est ici le chef-lieu du grand chapitre. — Pourquoi l'avoir détruit? les restes annoncent de la magnificence. —

Vous ne voyez pas tout. Ces restes masquent une jolie cabane.

En effet, en perçant un fourré de broussailles, on voyait sortir et s'élever à vingt pieds de terre une espèce de chaumière. L'isolement du lieu, les pâles rayons de la lune qui tombaient obliquement sur le toit de paille noire ; le chant lugubre des hiboux, quelques roucoulis d'oiseaux tapis dans les feuillages, les insectes qui bourdonnaient un son plaintif, donnaient à ce sauvage asile un aspect effrayant et provoquaient aux plus sombres pensées. Milord ne disait rien, la main de Volsange, auparavant si décidée, tremblait dans la sienne. — Où me conduisez-vous, Forbess? Serait-ce dans un tombeau? — Quoi! Volsange a peur? Où est votre intrépidité? Ne craignez rien, il ne faut pas juger sur les apparences. Il pousse le loquet d'une

porte mal assemblée, et les voilà dans une petite pièce d'une propreté charmante. Les meubles étaient assortis à la demeure. La lumière vacillante d'une lampe l'éclairait. Volsange admirait avec attendrissement le portrait d'un ermite pleurant sur les faiblesses de ses jeunes ans. Tout à coup la lumière s'éteint; elle appelle Forbess; un silence profond. Le plancher s'enfonce, elle tombe assez rapidement dans une profondeur. Étourdie de la chute, ses sens l'abandonnent. Son réveil est pénible. Elle ignore où elle est, depuis quel temps elle habite ce caveau. — O cruel, ô barbare! s'écrie-t-elle à travers de longs sanglots; c'est donc ainsi que tu réalises ta vengeance! Rassasié de mes plus tendres prédilections, tu me plonges dans ce tombeau! Je n'ai donc passé par toutes les vicissitudes de la prospérité

humaine que pour être enterrée vivante ! Et vous le souffrez, mes amies, vous les compagnes inséparables de mes plaisirs ! et vous n'arrachez pas le cœur de l'inhumain qui a ourdi cette infâme trahison !... Puissent tous les fléaux de la justice humaine et divine l'écraser à la fois, ce monstre !... Malheureuse ! à quelle vaine déclamation tu te livres ! Songe à mourir, à te réconcilier avec le Ciel. Hélas ! oui, je l'ai offensé... Mourons dans cette prison ténébreuse... Jeunesse, beauté, plaisirs, tout est enfoui dans cet abîme ! Le néant va s'emparer de mon être ! Je n'ai que des horreurs en perspective, Cette pensée lui coupe la parole, elle retombe une seconde fois évanouie.

Enfin un souffle bienfaisant ou quelque alcali administré d'une manière subtile la rend à elle-même. Hélas ! c'est

pour déplorer son malheur. Est-ce une lumière qu'elle entrevoit de loin, ou ses yeux fascinés lui font-ils illusion? Cependant insensiblement la faible lueur augmente, et il lui semble que de temps en temps des figures hideuses en interceptent la communication. Elle croit entendre des gémissements qui se prolongent dans la caverne et le roulis de chaînes traînées pesamment. Un silence profond et effrayant succède à ces lugubres sons. Un violent coup de tonnerre qui se répète au loin interrompt seul ce calme affreux. Un effroi involontaire fait frémir tous ses membres; des éclairs sillonnent la nuit de cet antre infernal. Qu'aperçoit-elle? des squelettes décharnés s'avancent sur elle: ils s'arrêtent à trente pas, et une voix frémissante qui semble sortir de dessous terre lui adresse ces paroles : « Volsange ! ré-

ponds-moi !... As-tu vu la mort ? as-tu contemplé ses horreurs ? me voià... Comme toi, je fus favorisée des plus riches dons de la nature ; j'eus de la fortune, de la beauté, des talents, des amis ; je m'enivrai des plaisirs, de la gloire, des jouissances de tous les genres. On vantait mon esprit, on encensait jusqu'à mes défauts, on jetait un voile sur mes faiblesses, les roses naissaient sous mes pas, tous mes jours étaient un cercle d'amusements et de délices ; le bonheur paraissait en permanence sur ma tête : un souffle a renversé tout cet édifice. Vois ce qu'il me reste. Attouche ces ossements qui contiennent les débris de mon être... » Et en même temps le fantôme s'approche dans son appareil lugubre. « Ciel ! s'écrie-t-elle avec un accent de désespoir, épargne à mes yeux cet horrible spectacle. Malheureuse ! j'habite

l'empire des morts... » Les éclats redoublés de la foudre, les voûtes de l'infernal souterrain qui paraissent s'écrouler, les flammes qui voltigent de toutes parts, les gémissements qui se font entendre, glacent sa langue. Une sueur froide coule sur son visage ; la nature, épuisée par des émotions si vives, succombe. Ses couleurs si fraîches et si belles disparaissent ; son teint est livide ; ses yeux éteints annoncent que sa dissolution est consommée.

C'est alors que le féroce Anglais éprouve à son tour la rage du désespoir. Son amour-propre lui avait fait inventer ces moyens de terreur. Il ne voulait qu'effrayer sa maîtresse, et il l'a tuée. Oh ! qui pourrait décrire ce qui se passait dans son cœur ? L'enfer s'en est emparé et y exerce tous les supplices. Il vomit mille imprécations contre lui-même. Il

appelle à son secours. L'écho seul de ses profondeurs lui répond et ajoute aux horreurs dont il est environné.

Cependant il approche une main tremblante, il la porte sur le cœur de Volsange; il croit y sentir un reste de chaleur. Encouragé par une lueur d'espérance, il se hâte de la tirer de ce funeste lieu; il charge sur ses épaules ce précieux fardeau et va le déposer sur l'herbe. A genoux devant son amante, il invoque pour elle le père de la nature. L'haleine des zéphyrs se fait sentir; peu à peu, la fraîcheur de l'air, les sels raniment les parties subtiles de ce corps engourdi, la chaleur se dilate; il aperçoit un mouvement; Volsango vit, ouvre les yeux. — Où suis-je? d'où viens-je? O dieux! en apercevant Forbess, encore un monstre! — Mon amie, mon adorable amie, peux-tu méconnaître Forbess? Chasse de vaines

terreurs; c'est ton amant qui t'en supplie... — Toi, mon ami, mon amant!... Barbare! toi qui m'as livrée aux furies de l'enfer! Retire-toi, âme féroce. Lâche égoïste! porte ailleurs les secours de ton encens. Ou si tu veux me rendre un service, donne-moi la mort et délivre-moi de l'horreur de te voir.

C'est en vain qu'il implore son pardon, qu'il embrasse ses genoux; ni les larmes, ni les prières, ni les promesses ne peuvent ramener cette fière maîtresse. L'amour-propre est piqué au vif; jamais femme n'a pardonné une pareille blessure. Enfin, ne pouvant la calmer par les voies douces et amicales, Forbess s'irrite à son tour; il saisit son bras et l'entraîne au château malgré elle. Depuis plus de deux heures, on les y attendait avec impatience; les plaisants se promettaient bien de s'amuser aux dé-

pens des tardifs pour toutes les questions et les propos badins qu'on adresse aux amants. Mais en voyant entrer Volsange pâle, décolorée et dans l'attitude d'une femme excessivement agitée, en examinant ensuite l'air consterné, abattu et les yeux enflammés de Milord, on se douta bien que le bosquet avait été le théâtre de quelque scène extraordinaire. Volsange les tira bientôt d'incertitude en déclarant ce qui s'était passé, et qu'elle allait quitter sur-le-champ l'infâme, le scélérat comme elle l'appelait.

Inutilement les amis s'efforcent de concilier ces esprits altiers. Après mille débats, ils obtiennent seulement que Volsange diffère jusqu'au lendemain son départ; ce qu'elle effectua dès l'aube du jour. La société ne tarda pas à la suivre. Milord ne vit plus qu'avec horreur ce séjour qu'il trouvait naguère si plein de

charmes. Il revint aussi étouffer dans le tumulte de la capitale son chagrin et ses remords.

CONCLUSION

Le dixième jour devait éclairer la cérémonie solennelle du mariage de Zoloé avec d'Orsec. A peine ce temps suffisait-il aux préparatifs de toute espèce, auxquels il lui fallait présider. Forbess avait tenté inutilement à renouer avec Volsango; elle était restée inexorable. Le goût de Lauréda pour Fernance était devenu une passion impétueuse; elle ne pouvait se priver du plaisir de le voir et de l'entendre.

Cependant Fressinot se reposait sur la fidélité de sa digne épouse; mais il est partout de ces génies malveillants ou

jaloux qui se plaisent à semer la division et les haines. Averti par un de ses charitables collègues des assiduités de Fernance, il veut y opposer son autorité ; Lauréda reste séquestrée de toute communication. Il croit tenir son honneur en sûreté sous la sauvegarde des verrous. Précautions superflues ! Celui même qui éveille sa jalousie s'empare de la place qu'il conseille de si bien garder, et il est encore aujourd'hui en possession de la souveraineté.

Forbess, chaque jour, parcourait les assemblées, les spectacles, et ne pouvait rencontrer Volsange. Les agents les plus affidés avaient perdu leur temps à la chercher. Milord sortait de l'Opéra sans avoir fait attention à la musique, ni au sujet de la pièce. Il appelait ses gens en colère. Un cavalier descend avec précipitation, le heurte et le renverse. — Che-

valier, s'écrie-t-il en fureur, vous m'insultez. A demain, huit heures du matin, au bois de Boulogne, ou je vous tiens pour un lâche. — A demain, milord.

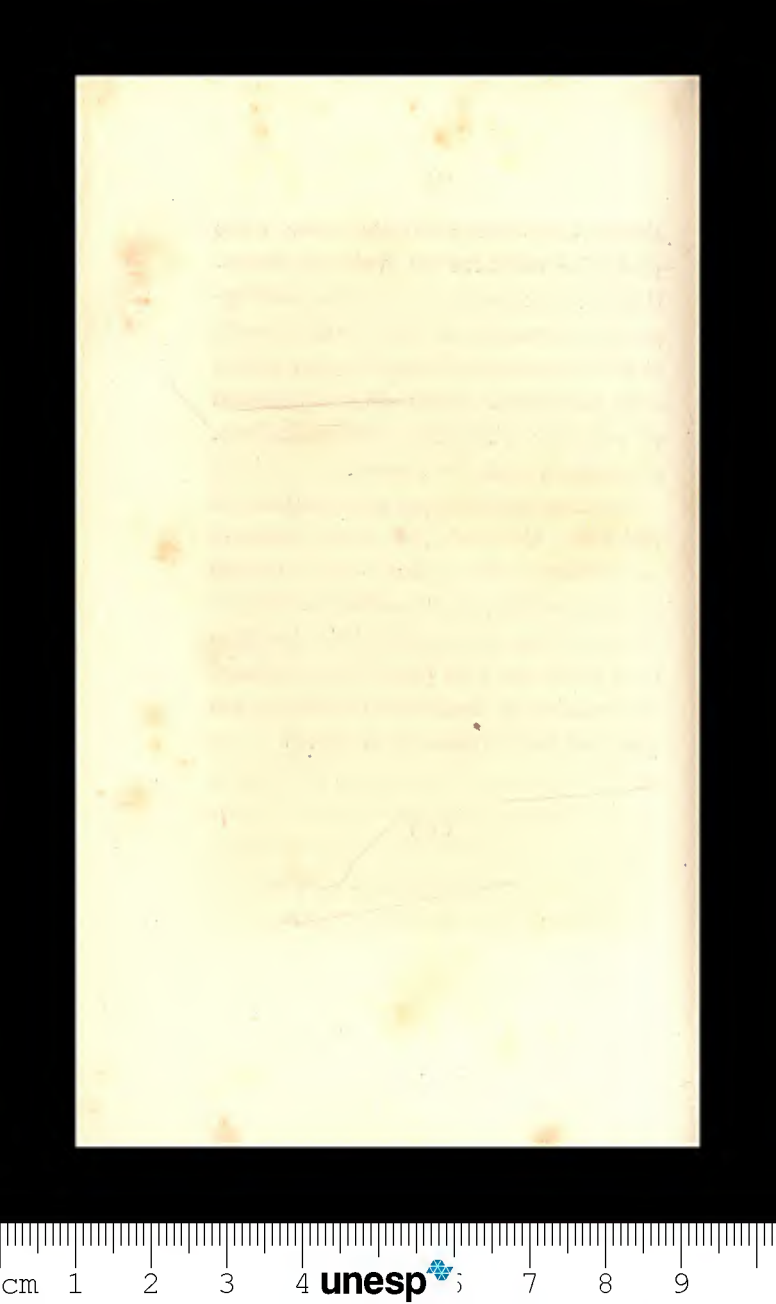
Le combat avait commencé ; l'épée n'ayant pu le terminer : Le pistolet, s'écrie l'un des champions. Le sort décide qui tirera le premier ; il favorise Milord, il manque son coup ; son adversaire l'ajuste et lui perce la corne de son chapeau. — C'est assez, dit l'inconnu. Tu chancelles, lâche ; reconnais Volsange. Et aussitôt elle se jette sur son cheval et part rejoindre Zoloé.

Ce jour était désigné pour son mariage. Il fut célébré en présence d'une nombreuse assemblée. Parmesan, de son côté, a tenu promesse à Mirval et lui a appris à respecter l'honnête médiocrité. La marquise de Mirbonne continue de se livrer sans mesure à tous ses caprices.

Fessinot, devenu le ridicule même, n'ose plus faire entendre sa voix au Sénat. Guilelmi est marqué du sceau de l'opprobre. Fernance, dégoûté de la frivolité et de l'inconstance françaises, est rentré dans sa patrie. Sabar est tout-puissant et méprisé; d'Orbazan, l'idole du beau sexe, est le fléau des mœurs.

Qu'on se rappelle que nous parlons en historien. Ce n'est pas notre faute si nos tableaux sont chargés des couleurs de l'immoralité, de la perfidie et de l'intrigue. Nous avons peint les hommes d'un siècle qui n'est plus. Puisse celui-ci en produire de meilleurs et prêter à nos pinceaux les charmes de la vertu!

FIN



LETTRE DU DIABLE

A LA PLUS GRANDE PUTAIN DE PARIS

La reconnaissez-vous?

LETTRE DU DIABLE

A LA PLUS GRANDE PUTAIN DE PARIS

La reconnaissez-vous ?

Tu ne t'attendais pas à passer par mes griffes, salope assez jolie, mais dont la beauté a perdu tout son mérite depuis que tu as prescrit aux femmes la mode d'aller le cul tout nu et de montrer tout ce que la décence ordonnait de cacher. Tes caprices, tes goûts sont plus observés que les décrets... Salope, viens, que je t'étrille.

Dis-moi, Messaline de ton siècle, dis-moi donc comment tu osas te déterminer à affronter la pudeur, à corrompre les âmes, à tuer la vertu, ce premier, ce plus précieux apanage d'un sexe enchanteur, créé pour ordonner le respect, la décence, la candeur et l'amour! Infâme propriété des riches libertins, je vais te travailler en diable.

Autrefois, le jeune homme, entrant dans le monde, apportait un cœur vierge; il était vertueux, il était pur dans ses mœurs, dans sa conduite; il avait besoin de la sagesse, comme on désire une existence heureuse. A présent, que voyons-nous? des mannequins, des marionnettes animées, des sots, des plats, des freluquets... A qui la faute? A toi, corruptrice!

On te comparera aux tricoteuses des tribunes de Robespierre; ces vilaines

femmes n'avaient pas de jupons, mais les circonstances leur donnèrent des casaquins...

.. Tu avais de la fortune, même avant la Révolution; depuis, elle s'est, sans doute, augmentée, car ton luxe, tes folies, tes sottises et ton impudence font croire que tu avais la balle et que tu ne l'as pas lâchée. Si tu cachais tes vices, moi, diable, je te pardonnerais... Tu t'es habituée à ne point rougir... Il faut bien que je te travaille.

Je vais te disséquer, sous double rapport : comme femme privée, comme femme publique; oui, comme femme publique.

A peine es-tu légitimement mariée que tu divorces avec ton époux; tu réclames une loi qu'on n'a faite que pour resserrer le nœud conjugal et qu'on ne peut solliciter sans rougir; te voilà donc libre de

ton corps, car, pour ton âme, elle n'est point du compte.

Les circonstances sont orageuses, on te met en prison avec d'honnêtes gens... Qu'alors tes charmes aient payé un peu de liberté, ce n'est point ce que je te reprocherai... Dans des cas semblables, on perd l'esprit, surtout quand on sait qu'il ne s'agit que de couper la tête... Tu sors de captivité; il n'y a pas de mal, tu apitoies le public en montrant tes cheveux coupés, par toi-même, à la victime.

Bientôt les femmes se tondent à la victime ou bien elles se font des perruques à la victime. Rien de mal jusque-là; mais voici ton crime.

Une mise décente était revenue comme nécessaire; on craignait d'offrir aux regards du public une femme, une fille vêtues trop lestement. Tu changes les coutumes; il est du bon ton de braver

les mœurs et tu donnes les premières leçons de l'impudicité.

Tondue aujourd'hui, demain en perruque, tu commences par une mode ridicule ; tu la changes en une autre plus bizarre; tu oses enfin montrer à tout le monde un sein blanchi, une gorge apprêtée, repoussée, ballottante et qui appelle le baiser lascif du libertin qui t'admire comme un prodige! Le costume français te déplait ; il faut en inventer un autre ; allons, vite, le costume grec, romain, le cul tout nu, la gorge découverte, une robe de gaze, un pantalon couleur de chair; les bandelettes à la grecque ; les diamants aux pattes de derrière, aux pattes de devant, aux bras, aux cuisses, aux jambes, au col... Où donc as-tu pris tant de bijoux? Je ne dis pas que tu les aies volés, mais dis-moi comment, chaque jour, tu en avais et tu

en as de nouveaux?... Serait-il vrai qu'on t'en faisait prêter par un bijoutier ci-devant royal?

Antérieurement, méchante sirène, ne commençais-tu point à trahir la foi conjugale, car tu voulais avoir absolument un manteau...

Ton mari sait qu'il en porta, il te lâche d'un cran; on parle d'un second divorce, mais ce divorce n'est point terminé; il fallait encore un peu ménager l'opinion publipue : il ne fallait pas encore passer pour la plus grande putain de Paris.

Ton cher époux t'abandonne donc à toi-même, et te voilà satisfaite : qu'il coure la pretentaine de son côté, tu vas courir aussi le guilledou.

Quel dommage que tu ne sois pas reine et que tu perdes tout espoir de monter sur le trône, car il n'y en aura jamais en

France! Comme tu serais heureuse, femme lubrique! Je te vois ordonner l'indécence, l'abandon du corps et de l'âme... Mais quoi? N'as-tu point ta petite cour? Tout ne s'empresse-t-il point de prévenir tes caprices; ne se croit-on pas heureux quand on les a satisfaits? Quel est ce fastueux étalage, ce luxe révoltant, ces recherches continuelles de bizarrerie dans les modes et dans les goûts? Tu ne sais donc pas, femme immorale, que, dans une république, il faut de la décence? Qu'on te parle décence, tu vas rire!

Tu vas rire! tu ne riras pas toujours; le temps approche où l'on te demandera compte de tes actions politiques, car tu te mêles des petites intrigues; le temps viendra ou l'on voudra savoir quelle était la situation de ta fortune avant la Révolution et depuis; la liste de tes

amants paraîtra... D'où la tiendra-t-on? de chez toi-même.

Un temps viendra... et celui-ci est encore plus près d'arriver, un temps viendra, dis-je, où les mères de famille te reprocheront d'avoir perdu ton sexe, d'avoir corrompu les mœurs, de les avoir anéanties ; on te reprochera ta nudité en public, ton regard fixe, insolent dans les lieux publics ; ta morgue dans les lieux publics ; ton indécence partout où l'on peut te rencontrer.

Non, la prostituée de la rue du Pélican ou de la rue Jean-Saint-Denis, celle de la Grève, celle du quartier Saint-Martin ne sont pas plus coupables que toi. Elles t'imitent de loin, quant à la mode ; faute de pantalon de tricot, elles vont le cul tout nu ; tu leur en donnas l'exemple... On t'a vue, dans les concerts, à Louvois, à Feydeau, révolter les mœurs par ton

orgueilleuse impudicité... Ces filles publiques, ces filles inscrites sur le registre de la police sont des anges en comparaison de toi... Loin de la perfection des anges, tu ne vaux pas le diable... Non, tu ne vaux pas le diable... Il a de la vertu à sa manière, et toi tu n'as jamais connu ce que c'était que la vertu... Tant pis pour toi, car la vertu va devenir à l'ordre du jour. Il était temps.

Je ne veux pas te nommer, dans l'espoir de te voir sinon changer, du moins devenir un peu moins salope, un peu moins putain. Ce n'est pas de ma faute si l'on t'a reconnue au portrait que je viens de tracer... Tu en auras la chair de poule, tant pis pour toi ; je le répète, il ne fallait pas publiquement t'afficher ; il fallait mieux cacher ton jeu ; il fallait couvrir tes vices... il fallait enfin faire tout ce que tu n'as point fait...

En un mot, je te prévions de changer le plus promptement possible... La dernière salope du coin de la rue est mise à l'Hôpital pour la moindre fredaine... Où veux-tu donc que l'on te place ? Au cachot, sur la paille ? C'est ce que tu mérites ; c'est ce que je te souhaite.

BELZÉBUTH.

(Traduit de l'hébreu par Rabin Ismaël.)

A la suite du pamphlet du marquis de Sade et de la *Lettre du Diable* qui le complète, nous croyons intéressant de donner un pamphlet contre la mémoire du divin marquis. Ce pamphlet compléta l'œuvre du premier consul et décida l'opinion à considérer comme fou un homme qui ne l'avait jamais été et dont les ouvrages, tout horribles qu'ils soient, n'ont été inutiles ni aux romanciers, ni aux philosophes, ni aux savants du XIXe siècle.

LE MARQUIS DE SADE

Sade (Donatien-Alphonse-François, comte de), auteur français, connu sous le nom de « marquis de Sade », naquit

à Paris, le 2 juin 1740, et y mourut à l'hospice de Charenton, le 2 décembre 1814. Fils du diplomate Jean-Baptiste-François-Joseph, comte de Sade, qui était trop occupé lui-même pour pouvoir s'occuper de l'éducation de son fils, ce dernier fut confié aux soins de son oncle, l'abbé d'Ébreuil, sous la direction duquel il passa les premières années de sa jeunesse à l'abbaye d'Ébreuil, d'où il sortit pour continuer ses études au collège Louis-le-Grand, à Paris. A l'âge de quatorze ans, il entra dans les chevau-légers. Devenu ensuite sous-lieutenant au régiment du roi, puis lieutenant dans les carabiniers, capitaine dans un régiment de cavalerie, il prit part à la guerre de Sept ans et, de retour à Paris, il épousa, en 1766, la fille du président de Montreuil. Bien que sa femme fût douce et jolie, il n'éprouva pour elle aucun atta-

chement et, dès l'année même de son mariage, il commença à se livrer à une vie de débauches. Il amena, dans son château du Comtat, une actrice du Théâtre-Français qu'il fit passer pour sa femme. Il revint ensuite à Paris et succéda à son père qui venait de mourir (1767) comme lieutenant général de Bresse, Bugey et Valromey. A la suite d'une affaire scandaleuse où le marquis avait choisi pour victime une nommée Rose Keller (voir plus bas), il fut arrêté et conduit, d'abord au château de Saumur, puis à celui de Pierre-Encise. La Chambre de la Tournelle instruisit l'affaire ; mais Louis XV intervint, fit cesser les poursuites et le marquis recouvra la liberté au bout de six semaines, après avoir donné cent louis d'or à Rose Keller, qui se désista. Cette aventure n'amena aucun changement dans la conduite de

Sade, dont l'unique préoccupation était do trouver de nouveaux raffinements à ses débauches. Ayant séduit la sœur de sa fommo, il la conduisit en Italie, puis revint en France. Se trouvant à Marseille, au mois de juin 1772, il y organisa une orgie des plus repoussantes, à la suite de laquelle il fut condamné à mort par le Parlement d'Aix, qui s'en émut. Cependant, ce Parlement ne put condamner le marquis que par contumace, celui-ci s'étant réfugié en Italie avoc son inséparable valet de chambre, son âme damnée. Il gagna Gênes, se rendit de là à Chambéry, chef-lieu de la Savoie, mais, dans cette dernière ville, il fut arrêté par ordre du roi de Sardaigne, et emprisonné dans la forteresse de Miolans, d'où il parvint à s'échapper, au bout do six mois, grâce à sa femme. Pendant plusieurs années il vécut tantôt

en France, tantôt en Italie, où il se livra également à toutes sortes d'infamies et de crimes. — Arrêté à Paris, au commencement de 1777, il fut conduit au château de Vincennes et de là transféré à Aix (voir plus haut), où l'on recommença son procès. Un nouvel arrêt le condamna, pour des faits de « débauches outrées », à une admonestation du premier président du Parlement d'Aix, à un éloignement de Marseille pendant trois ans et cinquante livres d'amende au profit de l'Œuvre des prisons. Néanmoins, on ne lui rendit pas la liberté. Pendant qu'on le conduisait d'Aix à Vincennes, il parvint à s'échapper, grâce encore à sa femme, mais fut arrêté quelques jours après à La Coste et enfermé dans le donjon de Vincennes. De là, il fut transféré, en 1784, à la Bastille, où sa femme lui fit plusieurs visites et lui apporta,

avec des livres, ce qu'il fallait pour écrire. Ce fut alors qu'il se mit à composer quelques pièces de théâtre et des romans d'une monstrueusc obscénité. A la suite d'un démêlé qu'il eut avec le gouverneur de la Bastille, qu'il aurait menacé, il fut transféré à l'hospice des fous de Charenton. Par suite d'un décret de l'Assemblée constituante ordonnant la mise en liberté de tous ceux qui étaient détenus en vertu d'une lettre de cachet, le marquis de Sade sortit de Charenton le 29 mars 1790. Sa femme, qui s'était retirée dans un couvent, refusa de le revoir et obtint du Châtelet d'être séparée de lui de corps et de biens. Chose remarquable, sa conduite, pendant les premières années de la Révolution, parut assez régulière. Pour se créer des ressources, il essaya de faire jouer des pièces de théâtre, dont une eut du succès,

et ce fut sous le voile de l'anonymat qu'il fit paraître, en 1791, la première édition de son roman intitulé : *Justine ou les Malheurs de la vertu* (2 vol. in-18).

Etant parvenu, après la journée du 10 août 1792, à se faire nommer secrétaire de la Société populaire de la section des Piques, il sauva diverses personnes, entre autres son beau-père et sa belle-mère, fut arrêté, par ordre du Comité de sûreté générale, en décembre 1793, et recouvra la liberté en octobre de l'année suivante. — Le 9 thermidor amena une réaction, non seulement dans la politique, mais encore dans les mœurs qui redevinrent aussi dépravées qu'elles l'avaient été sous la monarchie. Les instincts du marquis de Sade se réveillèrent. Il donna, en 1797, une nouvelle édition de *Justine* avec des gravures et augmentée d'épisodes encore plus dégoûtants que

les premiers, et en fit tirer sur papier vélin des exemplaires qu'il adressa aux cinq membres du Directoire.

L'année suivante, en 1798, il mit au jour *Juliette* (6 vol. in-18), roman plus immonde encore, et il fit hommage de ces deux ouvrages à Bonaparte, qui, dit-on, les fit jeter au feu. Au commencement de 1801, la police saisit une édition de *Justine* et de *Juliette,* en 10 volumes avec 100 gravures.

Arrêté le 5 mars de la même année, il fut enfermé à Sainte-Pélagie et transféré, le 9 mars 1803, à l'hospice de Charenton, comme un fou aussi incurable que dangereux. Ce fut là qu'il passa le reste de sa vie et qu'il mourut, à l'âge de 74 ans, le 2 décembre 1814.

Nous pourrions nous en tenir à ces quelques lignes sur la vie et les œuvres de cet homme, si ses œuvres ne nous

portaient pas à examiner ce phénomène parmi les hommes de plus près. Le marquis de Sade était loin d'être le premier qui s'adonnât à tous les excès que l'oisiveté et la richesse peuvent amener. Ce qui le distingue entre tous les libertins, ses prédécesseurs, c'est son penchant pour la cruauté, son goût pour les férocités les plus atroces, sa continuelle préoccupation à inventer toutes sortes de tortures et de mauvais traitements, auxquels les victimes succombèrent, mais qui lui étaient devenus une seconde nature, sans lesquels il n'y avait pour lui aucune jouissance sensuelle. Pour n'en citer que quelques spécimens :

Dès la deuxième année déjà de son mariage, le public fut initié dans cet ignoble goût du marquis pour les scènes à la fois atroces et lubriques. Le 3 avril 1768, il ordonna à son valet de chambre

de conduire deux filles de joie à sa petite maison d'Arcueil. Ayant rencontré, le jour même, sur la place des Victoires, Rose Keller, veuve d'un garçon pâtissier, il lui offrit à souper et la conduisit à Arcueil. Après lui avoir fait visiter la maison où se trouvaient les filles publiques, à moitié ivres et à demi nues, il la mena dans le grenier. Arrivé là, il s'enferma avec elle, lui ordonna, le pistolet sous la gorge, de se mettre toute nue, lui lia les mains et la fustigea à sang. Quand elle fut tout en sang, il tira un pot d'onguent de sa poche, pansa les plaies et la laissa. Il alla trouver alors les filles qui l'attendaient, et acheva la nuit dans l'orgie. Le lendemain, Rose Keller parvint à s'échapper, en sautant, en chemise, par la lucarne du grenier, au risque de se casser les reins, et le marquis fut arrêté, jugé et condamné...

Nous savons qu'il en fut quitte à très bon marché.

Il installa dans ses palais et châteaux des chambres de torture. Un bibliographe parisien possède le projet d'un lupanar projeté par le marquis; il trace la disposition de la maison entière, le vestibule, les appartements des femmes, les chambres de torture (chacune des chambres est consacrée à un supplice spécial); il n'oublie point le cimetière où seront déposés les cadavres des victimes qui auraient succombé dans ces orgies; des passages pratiqués dans les murs extérieurs faciliteront les entrées ou les sorties clandestines, et l'auteur porte l'attention jusqu'à dresser le menu d'un dîner irritant. — Si le marquis n'exécuta pas son projet dans son entier, il ne recula devant aucun moyen pour assouvir ses passions de bête fauve. Se trou-

vant à Marseille avec son inséparable valet de chambre, il y organisa un bal où il invita un grand nombre de personnes, notamment des filles publiques ; il glissa dans les bonbons offerts aux dames qui assistaient à cette fête des pastilles de chocolat où il avait fait mêler des mouches cantharides. Tout le monde connaît l'effet de ce redoutable aphrodisiaque ; le bal devint une effroyable orgie, plusieurs personnes en moururent, et le Parlement d'Aix (voir plus haut) condamna à mort l'auteur de cet empoisonnement et « son valet de chambre, comme complice ».

Un jour, il donna une fête à de jeunes paysans qu'il avait invités à venir le voir ; ils étaient de ses terres, et arrivés dans sa maison avec leurs amantes, il les introduisit dans une grande chambre où il fit ensuite éteindre la lumière. Le par-

quet de cette salle étant frotté, ces jeunes gens tombaient et glissaient, et sous l'influence des drogues mises dans leur vin, s'entremêlèrent. Une effroyable scène se passa alors. Quand la police, éveillée par les cris, enfonça la porte de la chambre, elle vit garçons et filles pêle-mêle, les uns en sang, les autres dans un état horrible à voir. Des filles avaient été violentées par ceux qu'elles n'aimaient pas et qu'elles n'avaient pu reconnaître dans l'obscurité. On les emmena tous; on fut obligé d'en porter quelques-uns, surtout des jeunes filles.

Dans le livre du docteur Paul Moreau de Tours, il est question *Des aberrations du sens génésique* (Paris 1881) du marquis de Sade, fameux dans les annales psychologiques. On y trouve le récit d'un bal suivi d'un souper dans lequel on servit à profusion des pastilles

de chocolat à la vanille. Tout à coup, les convives, hommes et femmes, se sentent brûlés d'une ardeur impudique ; les cavaliers attaquent ouvertement les dames. Les cantharides, dont l'essence circule dans les veines des infortunés, ne leur permettent ni pudeur ni réserve ; les excès sont portés jusqu'à la plus funeste extrémité ; le plaisir devient meurtrier, le sang coule sur le parquet ; les femmes ne font que sourire à cet horrible excès de leur fureur utérine. — Prévoyant l'état que cette scène, comparable aux orgies de Néron, aurait quand le délire cesserait, de Sade s'était sauvé avant le lever du soleil avec sa belle-sœur, toute sanglante encore de ses embrassements brutaux. Plusieurs dames titrées sont mortes de cette nuit de dégoûtantes horreurs.

Toutefois le marquis de Sade n'agissait

pas pour lui seul; il voulait que d'autres privilégiés de la fortune en jouissent comme lui. La renommée de ses ignobles exploits parvint aux oreilles de Louis XV qui, pas moins dépravé et blasé sur la débauche que lui, l'attira à sa cour et en fit son « maître secret de plaisir ». C'est en cette qualité que Sade organisa et présida aux effroyables orgies qui se passaient dans le « Parc aux cerfs », créé par Louis XV. C'était pour ainsi dire une pépinière du vice pour les princes de Bourbon. Malheur au garçon et à la petite fille qui plaisaient à un libertin de la cour française! Ils prenaient un plaisir extrême à voir souffrir leurs jeunes victimes, l'innocence des enfants qui aurait attendri des bêtes féroces n'inspirait aucun sentiment de pitié ni de compassion à ces misérables, et les scènes qui s'y passaient étaient de celles

dont l'auteur de *Justine* et *Juliette* régale ses lecteurs. La plupart des scènes dans *Justine* et *Juliette* ne sont que des imitations des bacchanales du « Parc aux cerfs ». — Louis XV, feuilletant dans *Justine* et *Juliette*, qui venaient de paraître, disait: « Il n'y a là-dedans rien de nouveau pour moi ». Ces excès de la cour et de la noblesse françaises, qui ne pensaient qu'à l'assouvissement de leurs passions voluptueuses pendant que le peuple souffrait de la plus grande misère, ont, sans contredit, précipité l'épouvantable explosion de la première Révolution. Quand au marquis de Sade, qui jouissait d'une fortune considérable, il sacrifia tout, famille, fortune, position, amis, honneur et liberté, à ses ignobles passions ; il mourut en prison encore travaillant à ses infâmes ouvrages. Cet homme, qui allait disséquer une femme

vivante, a rêvé toutes ses horreurs dans la Bastille, où il a senti les élans de sa rage contre l'esprit humain ; son âme atroce s'amusait toujours de ces horreurs idéales en y joignant, dit-on, l'horrible plaisir de faire saigner toutes les semaines une infortunée qui lui servait de maîtresse.

C'est à cause de cette inconcevable cruauté que le marquis de Sade nous paraît sous un aspect à la fois si repoussant et si intéressant. Subissait-il une influence toute naturelle, ou y avait-il en lui une force infernale l'entraînant malgré lui et à laquelle il aurait, en vain, essayé d'opposer une résistance inutile et qui devrait nous amener à le plaindre plutôt que de le condamner? Nous ne saurions qu'en dire. Toutefois ce qui s'est passé encore de nos jours à Londres : les scandales révélés par la *Pall Mall*

Gazette, où l'on retrouve une partie de cette atrocité, où l'on sacrifia à ses voluptés les jeunes enfants dans l'âge le plus tendre — les violations sanguinaires d'enfants, qui se passent tous les ans en Westphalie sont autant de points de réflexion sur la vie humaine. M. le docteur Gall a constaté, après maintes expériences, qu'il existe chez chaque individu humain une bosse de la cruauté comme il en existe pour les mathématiques, les lettres, etc., chez quelques-uns. Il fait observer que l'homme, dès l'âge le plus tendre, se montre porté à une cruauté très prononcée. Les enfants ne trouvent-ils pas un plaisir diabolique à martyriser les mouches, les hannetons, etc., qui tombent entre leurs mains?

Ce qui est, de plus, très frappant dans la personne du marquis de Sade, c'est qu'il joignait à tous ces vices un exté-

rieur des plus agréables à la vue. Sa figure était charmante, toutes les dames qui le rencontraient s'arrêtaient pour le regarder. Il mettait dans ses moindres mouvements une grâce parfaite et sa voix harmonieuse pénétrait jusqu'au fond du cœur des femmes. Dès sa première jeunesse il se livra aux lectures les plus étendues et créa pour ainsi dire un système philosophique propre à lui-même sur une base la plus épicurienne; il ne négligea point les beaux-arts; il était excellent musicien, danseur habile, fort à l'escrime, et il consacra quelques moments à la sculpture. Amateur fervent de la peinture, il passait des journées entières dans les galeries de tableaux et surtout dans celles du Louvre. Seulement toutes ces connaissances ne lui servaient que mieux dans ses projets orduriers; son goût pour la peinture se

révéla surtout dans le choix qu'il fit du genre: c'étaient des scènes lascives qu'il aimait surtout à voir représentées sur la toile. Aussi, quand il fut arrêté pour être l'auteur de *Juliette*, ce qu'il niait opiniâtrement, on trouva son cabinet tapissé de grands tableaux représentant les principales obscénités du roman de *Justine*. Quant à ses talents littéraires, il ne s'en servait que pour continuer dans l'esprit ce qu'il avait exercé en réalité! Voulez-vous que je vous fasse l'analyse des livres de Sade? dit M. Jules Janin dans un article sur le marquis. Ce ne sont que cadavres sanglants, enfants arrachés aux bras de leurs mères, jeunes femmes qu'on égorge à la fin d'une orgie ; coupes remplies de sang et de vin, tortures inouïes. On allume des chaudières, on dresse des chevalets, on dépouille des hommes de leur peau

fumante; on crie, on jure, on blasphème, on se mord, on s'arrache le cœur de la poitrine, et cela pendant douze ou quinze volumes sans fin, et cela à chaque page, à chaque ligne, toujours.

Oh! quel infatigable scélérat! Dans son premier livre, *Justine*, il nous montre une pauvre fille aux abois, perdue, abîmée, accablée de coups, conduite par des monstres de souterrain en souterrain, de cimetière en cimetière, battue, brisée, dévorée à mort, flétrie, écrasée... « Quand l'auteur est à bout de crimes, quand il n'en peut plus d'incestes et de monstruosités, quand il est là, haletant sur les cadavres qu'il a poignardés, et violés, quand il n'y a plus une église qu'il n'ait souillée, pas un enfant qu'il n'ait immolé à sa rage, pas une pensée morale sur laquelle il n'ait jeté les immondices de ses idées et de sa

parole, cet homme s'arrête enfin, il se regarde, il se sourit à lui-même, il ne se fait pas peur. A peine ce roman est-il achevé que voilà son auteur qui, en le relisant, se dit à lui-même qu'il est resté bien au-dessous de ce qu'il pourrait faire, et sur-le-champ, il recommence de plus belle en écrivant *Juliette* ».

Enfermé dans les prisons de l'État, le marquis de Sade voulut se distraire en écrivant des ouvrages érotiques ; Mirabeau, dans une pareille situation, tomba dans de pareils écarts, mais le fougueux tribun devenant libre se précipita avec le plus grand éclat dans les agitations de la politique, tandis que de Sade, restant sous les verrous, fut saisi d'une véritable aliénation causée par le désespoir, sa tête s'échauffant de plus en plus à la suite d'une longue oisiveté, il fut en proie à une monomanie qui le jeta dans

un abîme où il aurait voulu entraîner le genre humain.

En s'efforçant de répandre la corruption la plus infecte, il se regarda comme usant de représailles envers la société. Cependant ce qu'il écrivait n'était pas une pure fantaisie, c'étaient des scènes auxquelles il avait participé lui-même, dont il avait été lui-même l'organisateur le plus ardent.

Aussi *Justine* et *Juliette* ne sont-ils, proprement dit, que son autobiographie, et quiconque connaît l'histoire de sa vie, retrouve à chaque page l'auteur. Il exerça toutes ses orgies sous terre, dans un hôtel qu'il avait approprié tout à fait à ses vices. Se blasant sur la débauche, il imagina des raffinements cruels qui attirèrent justement sur lui l'animadversion publique et les rigueurs de l'autorité. Il enleva de jeunes épouses

à leurs maris pour exercer sur elles ses cruelles voluptés. — Il séduisit et enleva sa belle-sœur et passa avec elle en Italie, où elle mourut. Revenu en France, il fut, à la demande de sa famille que désolaient les scandales qu'il donnait sans cesse, enfermé à la Bastille. Le 14 juillet 1789 le rendit à la liberté, il traversa l'époque de la Terreur en affichant les opinions en vogue et il aurait pu vivre tranquille s'il n'avait audacieusement publié ses ouvrages criminels. Le Directoire, fort indulgent à l'endroit des attaques dirigées contre la morale, ferma les yeux; mais un gouvernement plus ferme ne voulut pas laisser à un maniaque dangereux une liberté dont il abusait effrontément.

Parmi les sophismes cyniques dont ses livres abondent, il y en a qui se présentent sous une apparence de vérité.

Ainsi de Sade prétend qu'il y a des hommes qui sentent une volupté dans les grandes douleurs de la torture. Il cite des exemples de l'histoire — les martyrs qui se moquaient de leurs tourmenteurs, il dit que ce n'était pas à cause de leur fanatisme religieux, pas par héroïsme, mais parce que la douleur produit un si furieux picotement de nerfs qu'elle aboutit à devenir un sentiment de volupté, l'évanouissement qui suit aux tortures doit, selon lui, prouver que la douleur est un délice et la mort le dernier évanouissement, un excès des délices corporelles. Si l'on avait conduit le marquis de Sade à l'échafaud, il n'aurait pas pensé à autre chose qu'à la volupté. Un médecin anglais reconnaît d'ailleurs la vérité de ces idées. Il assure que les Indiens de l'Amérique du Nord prennent plaisir à être torturés — de même que

les fakirs de l'Inde et les flagellants du moyen âge.

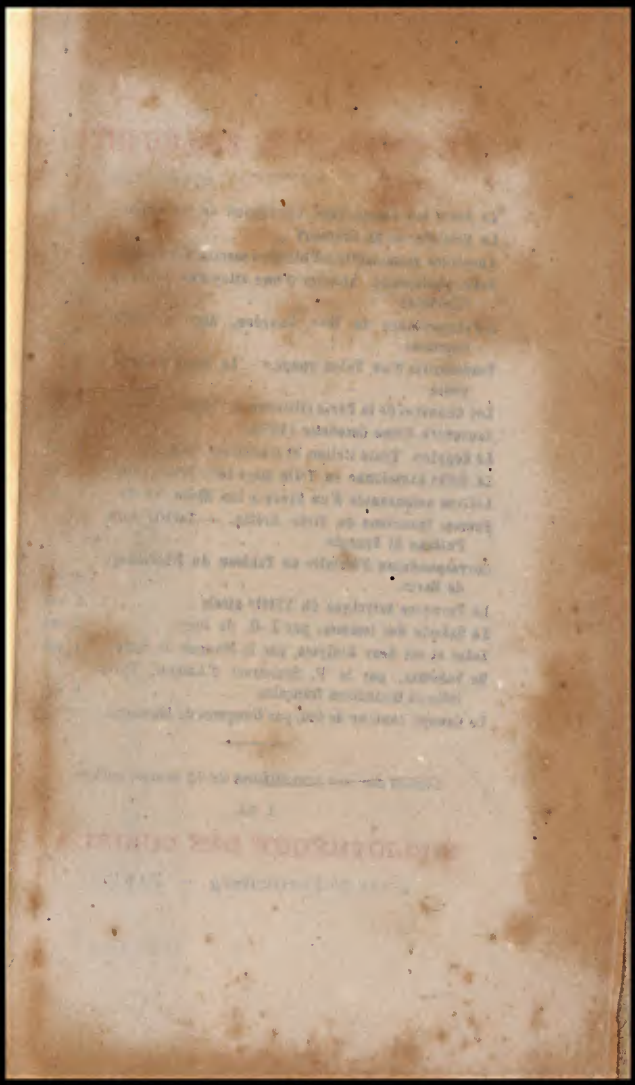
Enfermé pour ne plus en sortir dans l'hospice de Charenton, le marquis y conserva jusqu'à sa mort ses goûts et ses habitudes ignobles. Se promenait-il dans la cour, il traçait sur le sable des figures obscènes. Venait-on le visiter, sa première parole était une ordure et cela avec une voix très douce, avec des cheveux blancs très beaux, avec l'air le plus aimable, avec une admirable politesse. C'était un vieillard robuste et sans infirmités.

Pour se distraire et égayer ses compagnons d'infortune, il avait monté dans l'hospice un théâtre où l'on jouait des pièces de sa compositian. On prétend que la police lui saisit maintes fois des manuscrits qu'elle s'empressait de détruire.

Cet homme restera éternellement

comme un type dans son genre : tout ce que l'imagination en délire peut concevoir de plus monstrueux, il l'a écrit : c'est le vice et le crime réunis en corps de doctrine, c'est la folie humaine dans ce qu'elle a de plus affreux. Telle était la vie, telles étaient les œuvres du

MARQUIS DE SADE.



LE COFFRET DU BIBLIOPHILE

La Secte des Anandrynes. Confession de Mlle Sapho . 1 vol.
Le Petit-Neveu de Grécourt . . . . . 1 vol.
Anecdotes pour servir à l'histoire secrète des Ebugors 1 vol.
Julie philosophe, histoire d'une citoyenne active et libertine. . . . . 2 vol.
Correspondance de Mme Gourdan, dite la Petite Comtesse. . . . . 1 vol.
Portefeuille d'un Talon rouge. — La Journée amoureuse . . . . . 1 vol.
Les Cannevas de la Paris (Histoire de l'Hôtel du Roule) 1 vol.
Souvenirs d'une Cocodette (1870). . . . . 1 vol.
Le Zoppino. Texte italien et traduction française . . 1 vol.
La Belle Alsacienne ou Telle mère telle fille (1891). 1 vol.
Lettres amoureuses d'un Frère à son Elève (1878) . 1 vol.
Poèmes luxurieux du divin Arétin. — Tarilla della Pattane di Venegia . . . . . 1 vol.
Correspondance d'Eulalie ou Tableau du libertinage de Paris. . . . . 2 vol.
Le Parnasse satyrique du XVIIIe siècle . . . . . 1 vol.
La Galerie des femmes, par J.-E. de Jouy. . . . . 1 vol.
Zoloé et ses deux Acolytes, par le Marquis de Sade . 1 vol.
De Sodomia, par le P. Sinistrari d'Améno. Texte latin et traduction française. . . . . 1 vol.
Le Canapé couleur de feu, par Fougeret de Montbron. 1 vol.

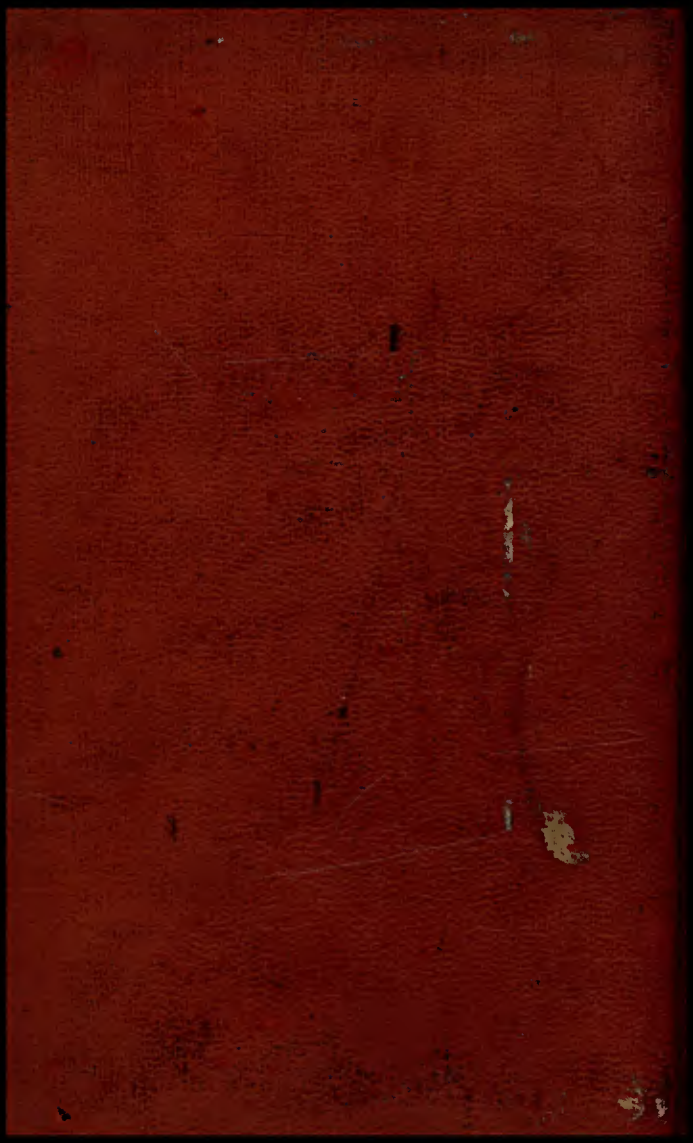
Demander les conditions de la souscription

A LA

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, rue de Furstenberg. — PARIS

Zoloé et ses deux Acolytes

9 fr

1922